



LE JOUR

Aussi longtemps
que les choses iront
systématiquement
mal, je continuerai
systématiquement
à dire qu'elles ne
vont pas bien —

INDÉPENDANT POLITIQUE, LITTÉRAIRE ET ARTISTIQUE

Henri ROCHEFORT

Directeur-Fondateur : Jean-Charles Harvey

Administration et rédaction, 180 est, rue Sainte-Catherine (suite 44), Montréal
Case postale 20, Station "N" — Tél. PLateau 8471

Rédacteur en chef: Emile-Charles Hamel

D'Ottawa à Montréal Où se cachent nos fascistes? Lutte contre l'inflation

Les désespoirs de l'«Action Catholique»

Deux événements d'inégale importance, mais bien significatifs l'un et l'autre, se sont déroulés au cours de la semaine: le vote de confiance accordé à M. King par la Chambre des Communes et l'élection de M. Camillien Houde à la mairie de Montréal. Le premier nous réjouit, le second nous fait hausser les épaules.

Malgré les quelques faiblesses que l'on puisse reprocher à l'administration libérale dans sa politique de guerre, le maintien de M. King à la tête du gouvernement canadien s'imposait comme un acte de prudence et de bon sens. La majorité de la députation l'a compris et a voté en conséquence. On ne change pas de capitaine en pleine tempête.

Je crois bien que ni les progressistes-conservateurs, ni le C.C.F., ni les libéraux dissidents, ni même M. Ralston ne désiraient des élections dans les circonstances actuelles. Les adversaires du gouvernement ne tiennent pas à assumer la responsabilité de la conduite de la guerre et des mesures impopulaires qui en découlent. Ils savent d'expérience que la plupart des partis succombent sous ce fardeau trop lourd. Quant aux ministériels, ils ne pouvaient se détacher de M. King sans risquer d'entrer dans la bataille comme un troupeau sans chef: ils doivent suivre quelqu'un ou devenir des candidats isolés dans les groupes impopulaires des soi-disant indépendants. Ce quelqu'un est M. King. En voyez-vous d'autres? Moi pas.

En notre qualité de citoyens de langue française de la province de Québec, nous redoutons plus que tout une campagne électorale sur la question de la conscription. Nous aurions assisté de nouveau à une débauche de discours démagogiques, dont les répercussions en dehors de cette province et dans toute l'Amérique auraient irrémédiablement compromis la réputation de notre peuple. Saboteurs de l'union canadienne et saboteurs de l'effort de guerre, joints aux éléments fascistes qui, dans l'ombre, continuent à travailler contre les libertés humaines, se seraient rués dans la mêlée avec tant de passion et de fracas que la voix de la raison n'aurait pu se faire entendre. Non, pas ça! Laissons passer l'orage.

Les autres provinces n'étaient pas préparées davantage à subir une campagne politique avec calme, pondération et tolérance. Le ressentiment qui se manifeste déjà un peu partout, contre notre province, se serait bientôt transformé en haine violente; certains journaux, qui déjà s'efforçaient de charger Baptiste de tous les péchés d'Israël, auraient intensifié les animosités raciales; certains chefs de partis auraient volontiers recueilli les fruits de la division et de la mésestimation.

An sortir de cette crise, nous croyons que les faits ont confirmé ce que nous écrivions ici même au lendemain de l'incident King-Ralston: le débat soulevé, à cette période avancée de la guerre, autour de la conscription, était non seulement inutile, mais nuisible. La cause de la concorde nationale y a perdu et l'effort militaire n'y a rien gagné. C'était une tempête dans un verre d'eau, mais au fond du verre, il est resté beaucoup de cendre, beaucoup d'amertume.

On a essayé, et, en bien des milieux on y a réussi, de faire passer les Canadiens de langue française pour une masse de lâches, de tire-au-flanc, voire d'imbéciles. On a attribué à la majorité des nôtres la responsabilité de l'attitude déshonorante et des excès de langage d'une minorité de fanatiques et de sinistres sectaires. Le temps se chargera de dissiper le nuage de suie, de sécher la boue qui nous éclabousse. Une fois que ce peuple sera débarrassé des démagogues qui le trompent en le flattant hypocritement et des chefs de sectes qui ont emprisonné son âme, sa conscience et sa raison dans une camisole de crainte et de superstition, on verra s'épanouir les qualités rares de son grand cœur et les fleurs lumineuses de sa vive et pénétrante intelligence. Notre peuple a des guides, comme tout autre peuple. Il en a de forts mauvais. Pour le moment, qui voulez-vous qu'il suive?

M. Camillien Houde est élu maire de Montréal pour trois ans. Ce résultat ne surprend personne. Outre que la personnalité de l'élu est beaucoup plus forte que celle de son adversaire, il faut tenir compte de l'effort déployé par diverses sociétés supernationalistes pour présenter en héros persécuté et en martyr politique celui qui, après tout, avait commis une faute très grave contre son pays et contre la loi.

Au cours de la campagne électorale, nous nous sommes abstenus de parler ou d'écrire sur les candidats en présence, sachant bien, d'une part, qu'il était inutile de vouloir endiguer la "vague de l'Est", d'autre part que le maire défait ne pouvait rien dans une campagne démagogique où la politique municipale disparaissait sous les appels passionnés à la sensiblerie et à la naïveté des éléments les moins éclairés de la population.

La politique de notre province, dans les quelques années à venir, présentera un aspect pour le moins pittoresque: M. Duplessis à Québec et M. Houde à Montréal. Nous en verrons de toutes les couleurs. Nous ne serions pas surpris de voir ces deux bonhommes aux prises l'un contre l'autre, un de ces jours. On dit qu'ils ont des comptes à régler en commun.

M. Houde n'en restera pas là. Je crois savoir de bonne source qu'il entend participer aux prochaines élections fédérales et qu'il se présentera dans le comté de Saint-Jacques. Avis à ceux qui ont les yeux sur cette division.

D'aucuns se demandent à quel parti se rattacherait le nouveau maire. Le Bloc Populaire semble tout désigné. Depuis sa fondation, ce groupe politique est acéphale. A Ottawa, la personne blafarde de M. Raymond manque tout à fait de "glamour"; à Québec, un tout petit homme, brillant par son insignifiance et sa banalité, s'impose comme le borgne parmi les aveugles. M. Houde peut ramasser tout cela d'un coup de main. La tentation est forte. Il y succombera peut-être.

Malheureusement, le Bloc, tombé à rien après les dernières élections provinciales, a été créé et mis au monde pour et par la guerre. Il mourra en même temps que mourra la guerre. Voilà qui doit donner à réfléchir au "chef" de demain.

M. Houde est l'élu des quartiers de l'Est de Montréal. La partie anglaise a fait bloc contre lui. Il ne pouvait en être autrement. La guerre en est cause. Il faut regretter cette division trop nette entre les deux groupes sur une question d'intérêt vital pour notre pays et pour nos libertés les plus chères.

Le maire élu a vivement ressenti le vote adverse de l'élément anglo-canadien. Bien qu'il se soit défendu de tout sentiment d'amertume, il a terminé son petit discours de lundi soir par un défi et une menace envers ceux qui ont refusé de l'appuyer. Cette attitude n'est pas rassurante.

Quand M. Houde, sur un ton comminatoire, déclare que les Anglo-Canadiens, qui ont voté contre lui, ne tarderont pas à savoir qu'ils ont besoin de la province de Québec, il a omis un fait très important, à savoir que Québec aussi a terriblement besoin des "Anglais" et que nous ne saurions perdre l'appui de ces derniers, dans le commerce, l'industrie, la finance et même

sonne de communistes omniprésents, presque omnipotents. Quand M. Louis-Philippe Roy se demande, avec un faux air de gravité éplorée, s'il y a des communistes dans l'armée, il n'oublie qu'une toute petite chose: il n'y a aucune raison valable pour que les autorités dispensent les communistes du service militaire et les laissent à l'abri pendant que d'autres vont se faire casser la figure. Ainsi donc, il y a certainement des communistes dans l'armée, tout comme il y a des conservateurs, des libéraux, des socialistes, des créditistes, des cléricaux même, et aussi des anticléricaux.

Il n'y a pas plus de raisons pour qu'un anti-conscriptionniste soit communiste qu'il n'y en a pour qu'il soit le contraire. Tous les blocards de M. Laurendeau ne sont pas des marxistes et pourtant ils hurlaient contre la conscription. Au lieu d'aller chercher la petite bête, M. Louis-Philippe Roy pourrait se demander si ce ne sont pas les professionnels de l'anticommunisme qui ont fomenté les troubles en question.

Il est certain qu'il y a des communistes cachés un peu partout, mais il est non moins certain qu'il y a des fascistes embusqués dans maintes positions stratégiques. Nous en connaissons même... à l'Action Catholique, et ailleurs, du reste.

On ne nous fera pas croire qu'on n'est pas fasciste quand on écrit des articles qui défendent le fascisme sous toutes ces formes. Et, nom d'un petit bonhomme, on ne s'est pas privé dans la noble feuille du noble rédacteur de s'en donner à cœur joie quand il s'est agi de défendre le gouvernement Pétain et, plus récemment, celui du sieur Franco. Les colonnes entières de panégyrique à l'adresse du gouvernement polonais réfugié à Londres en sont un autre exemple.

Nous ne savons pas très bien où se cachent... (Suite à la page 4)

A. R. BOWMAN

AVEC LE SOURIRE

Intervention intempestive?

Nous n'approuvons pas, certes, les luttes de "personnalités" dans les campagnes électorales. Les candidats, quels qu'ils soient, devraient se tenir dans la sphère publique, discuter les questions d'intérêt public, au lieu de dénigrer la personne même ou la vie privée de l'adversaire. C'est pourquoi on comprend que ce procédé, quand il est employé, révèle les âmes droites.

D'aucuns se demandent pourtant, en pensant à un incident de fin d'élection, la semaine dernière, quel effet a pu avoir, sur l'électorat, l'intervention de l'archevêque de Montréal protestant, avec beaucoup de dignité, contre certaines attaques personnelles à l'adresse du maire sortant de charge. Sur le principe invoqué dans cette protestation, tout le monde sera d'accord.

Malheureusement, les nombreux commentaires que nous avons entendus là-dessus, depuis lundi dernier, nous donnent l'impression qu'une partie de la population, interprétant l'incident à sa manière, a voulu remettre le vieux débat sur l'intervention du pouvoir ecclésiastique dans nos luttes politiques.

Permettra-t-on à un modeste journaliste de donner là-dessus une opinion? Il y a trente ans je suis mêlé aux campagnes politiques. Cette longue expérience, faite de réflexion et d'observations précises, m'a convaincu que le public, en général, réagit très mal aux directives ou conseils qui lui sont donnés, en pleine tourmente électorale, par une autorité qu'il ne cesse d'ailleurs de respecter. — J.-Ch. H.

A qui la faute?

Un digne citoyen se plaignait, mardi matin, de l'élection de M. Camillien Houde à la mairie de Montréal. Nous lui avons demandé: — Avez-vous voté?

— Non, monsieur, je n'ai pas voté. J'étais trop dégoûté de la campagne.

— Alors, de quoi vous plaignez-vous?

— Je me plains de la bêtise humaine.

— Vous n'avez pas le droit de vous plaindre, puisque vous avez refusé d'exercer votre devoir de citoyen.

— Bah! Mon vote ne pouvait tout de même pas changer le résultat.

— C'est là que vous vous trompez. Il y a au moins 50,000 personnes, à Montréal, qui avaient le droit de vote et qui, comme vous, n'ont pas daigné se déranger pour exprimer leur préférence. Vous faites partie de ces 50,000 bonshommes qui se permettent de boudier un résultat électoral qu'ils auraient pu changer s'ils avaient eu une once d'esprit civique.

L'une des plaies du suffrage universel, auquel je suis tout de même fort attaché, c'est que les abstentionnistes, souvent bons bourgeois, cèdent leur place aux "élégraphes" et aux irresponsables.

Là-bas, là-bas, dans la montagne...

Nous comprenons aisément la joie de M. Houde le soir de son élection. Il avait sa revanche. Bien que nous le combattons, nous devons tout de même admirer qu'il n'ait pas eu les reins cassés par ses années de détention. Il faut de l'énergie, du ressort, pour rebondir de telle façon. A ce point de vue, il mérite un coup de chapeau.

Il faut même admirer en souriant cet aimable cabotinage qui lui permet de plaire aux foules avides de sensation théâtrale. Rappelez-vous, par exemple, son envolée, à la fin de son petit discours à la radio, au moment de la victoire:

"Comme par le passé, dit-il, il m'arrivera de monter, la nuit, sur le Mont Royal et d'embrasser du regard ma grande ville endormie. Je me dirai: "Que ferai-je encore demain pour ma ville et pour mes concitoyens? Il faut que je me dévoue, que je fasse du bien, encore du bien, pour ceux auxquels je voue toute ma vie."

Depuis des siècles, il est une foule de "chefs" qui ont voulu refaire le sermon sur la Montagne ou paraître dans la transfiguration du Thabor. Nous croyons que tous les chefs et apprentis-chefs du nazisme et du fascisme ont tous voulu être de nouveaux chrétiens.

LA SITUATION EN GRÈCE

La situation actuelle en Grèce est suffisamment complexe. Il n'est point question ici de tenter de proposer une solution ou d'analyser les causes qui ont précipité cette crise, d'autres le feront ailleurs. Qu'on nous permette cependant de reproduire la traduction d'un article du "Manchester Guardian", il sera intéressant de noter l'opinion de ce journal anglais. Voici:

"Les demandes du mouvement de résistance en Grèce, connu sous l'abréviation de EAM, qui ont précipité la crise actuelle et amené la démission de six de leurs ministres dans le Gouvernement de Coalition, peuvent paraître infiniment plus déraisonnables aux yeux des Anglais qu'aux yeux des Grecs. Ces six ministres avaient demandé que deux brigades de l'Armée grecque, qui a été formée en Égypte et a combattu en Italie, soient déployées en même temps que l'Armée des Partisans, ou ELAS. A première vue, ce pourrait nous sembler une réclamation intolérable, mais il faut nous rappeler que l'Armée grecque a toujours servi et sert encore des buts politiques. Les Gauches et les partis républicains craignent qu'on se serve de l'Armée pour "conduire" les élections,

exactement de la même façon dont s'en était servi le général Kondylis en 1935 pour "organiser" le plébiscite qui a conduit à la restauration de la monarchie. A cette époque, on avait enregistré 1,491,992 votes en faveur de la monarchie contre 32,454 votes pour la République; et, dans certains districts, on avait remarqué qu'il y avait plus de votes pour la monarchie qu'il n'y avait de votants; donc, quand les chefs de l'EAM proclament que l'Armée grecque actuelle est soigneusement composée d'éléments royalistes et conservateurs, ils ne sont peut-être pas loin de la vérité, car ce sont les éléments de gauche et républicains qui se sont mutinés à Alexandrie et qui sont maintenant internés en Égypte. Naturellement, il est difficile d'apprécier justement la valeur de ces faits, mais il est important d'en tenir compte."

Quand on fera l'histoire du magnifique effort de guerre accompli par le Canada, il faudra soigneusement tenir compte du rôle joué dans cet effort de guerre par le contrôle des prix et des salaires en notre pays. Sans un tel contrôle, il est douteux que notre pays eût pu faire ce qu'il a fait pour aider au triomphe de la cause alliée.

La menace d'inflation était grave, au Canada, si l'on considère que notre programme de guerre nous a contraint, à lui seul, à dépenser plus d'argent qu'il n'était nécessaire pour maintenir l'économie canadienne tout entière durant la période d'avant-guerre. Lorsqu'un pays dont la production de marchandises et les services d'utilité publique se chiffraient avant la guerre par cinq milliards entreprend de dépenser plus de cinq milliards chaque année pour la guerre seulement — et c'est ce que le Canada a fait au cours des quelques dernières années — des mesures extraordinaires s'imposent pour le sauver de l'inflation.

Il y a eu trois ans le 2 décembre dernier que le contrôle des prix a été établi au Canada. Déjà, le rationnement avait permis la distribution équitable de certaines denrées devenues rares, empêchant que les prix de ces denrées ne deviennent prohibitifs. Cependant, on n'avait pu prévenir la hausse des prix d'une foule d'articles et de produits échappant au rationnement. C'est pour enrayer cette hausse que l'on fixa un plafond des prix et que l'on imposa un contrôle du commerce.

On se rappellera peut-être qu'au moment où le gouvernement canadien avait établi le contrôle des prix, Madame Eleanor Roosevelt avait assez vertement critiqué cette décision. Il n'empêche que l'exemple établi par notre pays dut être par la suite imité aux Etats-Unis. Seulement, le coût de la vie chez nos voisins avait eu le temps de monter, dans l'intervalle, et de l'aveu même des Américains, notre système de contrôle des prix a fonctionné de façon plus efficace que le leur. C'est un aveu à enregistrer, et qui est tout à l'honneur de la Commission canadienne des prix et du commerce en temps de guerre.

On a beaucoup parlé d'inflation. Il serait bon de s'entendre sur une définition exacte du mot, afin de savoir sans équivoque ce que nous devons nous efforcer de prévenir. L'inflation signifie une augmentation continue du coût de la vie et des frais de production. C'est d'abord, et c'est toujours, une situation économique qui enlève au dollar du travailleur et au dollar de tous son pouvoir d'acheter de la nourriture et des vêtements, de payer le loyer et le combustible.

Quelle que soit la forme sous laquelle se présente l'inflation, les résultats en sont essentiellement les mêmes. Tout ce qui diminue ou détruit la valeur d'achat de votre dollar est de l'inflation et, en fait, diminue votre revenu.

La guerre et l'après-guerre ont toujours causé l'inflation. Le souvenir ne s'est pas perdu des inflations terribles qui se sont produites, en Allemagne et en d'autres pays européens, pendant et après la dernière guerre. Et l'on n'a pas besoin d'être bien vieux pour se rappeler la hausse vertigineuse du coût de la vie au Canada même, durant la période finale de la dernière guerre, ainsi qu'en 1919 et 1920 — de même que la déflation et la dépression qui s'ensuivirent.

Nous pouvons, à l'heure actuelle, nous faire une bonne idée de ce qu'est l'inflation en considérant ce qui arrive dans les pays où des mesures vigoureuses contre l'inflation n'ont pas été ou n'ont pu être adoptées.

C'est la population de Chungking qui souffre présentement le plus de l'inflation, le coût de la vie ayant augmenté de 20,900 pour cent. Celles de l'Iraq, de la Palestine et de la Turquie en sont aussi les victimes. L'indice a monté, en effet, de 767 pour cent dans les premiers pays, alors qu'il s'est élevé de 248 pour cent dans les deux autres. En Islande, il en coûte pour vivre 170 pour cent de plus qu'en 1939.

L'Australie, avec une augmentation de 22 pour cent, les Etats-Unis, de 27 pour cent; l'Afrique du Sud, de 29 pour cent, et la Grande-Bretagne, de 31 pour cent, sont suivis par Tokio où le coût de la vie a monté d'au moins 45 pour cent.

La Suède, la Suisse, le Pérou, la Norvège, le Danemark, Terre-Neuve, l'Irlande, l'Espagne, le Mexique, la Finlande, le Chili, les Indes et l'Égypte sont d'autres pays où l'augmentation varie de 49 à 167 pour cent.

La tâche de réglementer la production et la distribution, pour assurer à chacun sa part équitable, était, on en conviendra, très difficile. Le contrôle des prix et des salaires ne l'était pas moins. Mais la Commission a atteint son but, et cela même en dépit du fait que cinquante pour cent de la production totale a servi à la guerre.

Lors de la mise en vigueur du contrôle des prix en 1941, nous en étions rendus au même point qu'en 1916. L'inflation de la dernière guerre et la déflation de 1920 nous menaçaient. La même ascension rapide se produisait: le public ayant plus d'argent à dépenser et les denrées devenant plus rares. D'une semaine à l'autre, un nombre sans cesse croissant d'ouvriers étaient requis pour les fins de la guerre, ce qui diminuait considérablement la production de beaucoup de produits, plusieurs nécessaires à la vie. Il devenait donc indispensable d'établir une réglementation qui, tout en maintenant les prix à un niveau raisonnable, assurerait à chacun sa part des produits disponibles.

C'est ce que fit la Commission. On en connaît aujourd'hui le résultat: le coût de la vie a été stabilisé au point qu'il n'a augmenté que de deux pour cent depuis trois ans. C'est un immense succès si l'on tient compte de toutes les difficultés suscitées par l'effort de guerre.

Cependant, ce serait une faute que de croire que toutes les restrictions imposées pendant la guerre pourront être levées dès la fin des hostilités. Nous n'aurions fait alors que retarder l'inflation; nous ne l'aurions pas empêchée. Le contrôle des prix et du commerce devra subsister longtemps encore après la victoire, si nous voulons que l'économie de notre pays puisse se rajuster aux conditions normales du temps de paix sans trop de heurts, sans crise grave.

Une grande partie de la population canadienne se trouve à avoir, présentement, plus d'argent en sa possession qu'elle n'en a jamais eu; cependant, à cause de l'absence ou de la rareté d'une foule d'articles, elle n'a pu se procurer ce qu'elle désirait. Quand ces articles seront remis sur le marché, il serait à prévoir une ruée des acheteurs et une enchère formidable, si des mesures efficaces ne sont pas prises en ce sens. Si tout contrôle était abandonné, rien ne pourrait empêcher une hausse disproportionnée des prix.

Certes, on ne saurait nier que le coût de la vie a augmenté au cours de cette guerre, malgré toutes les mesures prises afin d'empêcher ce fléau. Mais il ne faut jamais perdre de vue que cette augmentation n'a été que de 18 pour cent, comparativement à une augmentation de 65 pour cent pendant et après la dernière

— Suite à la page 1 — Emile-Charles HAMEL

D'Ottawa à Montréal

— suite de la première page —

dans le maintien de nos libertés, sans tomber dans le pire dénuement et les pires détresses.

Le malheur de notre nouveau maire c'est qu'il est un politicien de carrière et qu'il n'a pas d'autre métier pour vivre. Ces gens-là ne feront jamais aucun sacrifice pour dire au peuple des vérités désagréables. Ils ne prennent aucun risque, car pour eux, la popularité est une question de vie ou de mort. Ces gens-là ne sont et ne peuvent être que des flagorneurs du peuple. Ils n'èlèvent pas les masses, ils les dégradent en cultivant leurs penchants les moins estimables et en abusant de leur ignorance. Arriver par tous les moyens, bons ou mauvais, telle est leur devise, telle est leur raison de vivre.

Quoi qu'on dise et quoi qu'on fasse, l'élection de M. Houde par la seule majorité de langue française, à Montréal, creuse plus profondément que jamais l'abîme qui sépare Québec du reste du Canada et de toute l'Amérique du Nord. Aux yeux des observateurs étrangers, nos compatriotes, en pleine guerre, ont choisi pour maire de leur métropole un individu qui a passé quatre ans dans un camp de concentration pour avoir tenté de saboter une loi nécessaire à la conduite de la guerre. C'est d'autant plus grave que cet homme-là avait mérité d'être interné. Il ne reste plus qu'à tirer l'échelle.

Jean-Charles HARVEY

Chez les cagouleurs

Dès 1940, au début de la guerre, il y avait un si grand nombre de membres de l'Ordre de Jacques Cartier dans les écoles de la Commission, que M. Gravel, le président général a cru devoir adresser cette lettre à tous les directeurs des écoles de la Commission.

Des informations précises reçues par la Commission depuis quelque temps, confirment les rumeurs en cours à l'effet que certains instituteurs et institutrices, tant laïques que religieux, même durant les heures de classe, font une propagande en faveur de nos ennemis, par des déclarations et expressions d'opinion qui sont de nature à nuire à la cause des Alliés, dans la présente guerre.

Afin de m'éviter l'obligation de dénoncer ces personnes aux autorités fédérales pour faire cesser cet état de chose, je crois de mon devoir d'attirer l'attention de chaque directeur et directrice de nos écoles.

Vous voudrez bien, par conséquent, avertir tout votre personnel de s'abstenir de ces commentaires car, à l'avenir, toute propagande de cette sorte sera l'objet de procédure qui auront pour effet d'y mettre fin.

Bien à vous,

le président général,

C.-E. GRAVEL.

Aveuglement et Frousse Nationale

Enfin la crise est passée, et la victoire du gouvernement est complète! Malheureusement plusieurs de nos notres ont tenté de renverser Monsieur King. Ces fameux patriotes qui prétendaient libérer le Québec du joug détesté des maudits Anglais ont voté avec les Tories — avec les impérialistes et les pires insulteurs de notre race. Ces anti-conscriptionnistes à tout crin ont voté avec les conscriptionnistes les plus acharnés. Voilà ce qu'ils ont fait!... Quel manque de jugement! Généralement Baytiata a plus de jugement. Quand il veut aller à Québec, il ne prend pas le chemin de Toronto. Que serait-il advenu au cas où ils auraient réussi? Tout de suite le pouvoir passait aux mains de nos pires ennemis — Tout de suite la conscription totale était appliquée dans toute sa rigueur. C'était le seul résultat pratique à prévoir. Toute intelligence ordinaire pouvait facilement le comprendre. Quels tristes aveugles font le fanatisme — le manque de réflexion et la frousse de l'électeur qu'on n'a pas eu le courage d'éduquer intelligemment. L'opinion publique est une chose qui se forme — se façonne et se dirige à la condition que les chefs ne soient ni des froussards ni des chiens muets. La veulerie n'assure jamais le triomphe.

Au point de vue canadien fran-

çais, nous avions bien peu à reprocher à Monsieur King. Il fut toujours un ami sincère et juste. Les paroles qu'il prononçait pour notre défense à la session qui vient de se terminer le prouvent. Jamais des paroles aussi vigoureuses — aussi vraies et aussi justes n'étaient tombées pour nous des lèvres d'un premier ministre du Canada. Mais il faut dire que la belle conduite de nos pères et de notre ancien clergé lui donnait droit et raison de les prononcer. Ne soyons donc ni aveugles ni ingrats et que notre conduite d'aujourd'hui justifie les premiers ministres de l'avenir d'en agir encore ainsi.

Nul plus que Monsieur King a respecté notre sentiment national. Mais nous n'avons pas le droit d'exiger qu'il ne tienne pas compte du sentiment des autres huit provinces différentes de race — de religion et trop souvent d'opinion. Ces provinces ont des droits — des sentiments et une fierté nationale tous aussi légitimes que les nôtres, même s'ils diffèrent. Donc dans une démocratie mixte comme la nôtre le compromis des exigences l'impose. Autrement c'est le conflit — la débâcle — le désastre. Le bien et l'avenir de notre pays sont à ce prix! Anglais et français comprenons-le.

Lt-colonel de SALABERRY
Hull, 8 déc. 44.

Rapport de France par le Capitaine Legate

Dans un rapport qui vient de recevoir les autorités de la Croix-Rouge, à Montréal, le capitaine David M. Legate, assistant commissaire de la Société, outre-mer, donne une description des scènes actuelles qui se déroulent dans les hôpitaux, aux lignes de feu, où la Croix-Rouge joue un rôle important.

"J'ai eu l'honneur d'établir nos services de la Croix-Rouge en Normandie, pour les blessés et les malades", écrit-il, "et il me serait facile de vous dire, par le détail, toutes les phases de l'installation de nos magasins, de nos propres quartiers à nous, ainsi que la somme des choses que nous avons pu distribuer, un ou deux jours à peine, après notre débarquement sur les grèves de France. Mais je crois qu'il est préférable d'oublier pour le moment les statistiques et de vous dire plutôt ce que la Croix-Rouge représente pour nos hommes, malades ou blessés.

"Pour vous, qui êtes les ouvrières essentielles de nos approvisionnements, et pour nous ici qui sommes les dispensateurs de vos bienfaits, le terme quantité a toujours eu une grande importance mais la qualité de la compassion est comme la "douce pluie du ciel".

"Quand ce rapport vous parviendra la face ravagée de la pauvre Europe aura déjà changé... Les champs de bataille ne seront plus dans les mêmes provinces mais l'esprit et la substance de la contribution de la Croix-Rouge resteront les mêmes, en Normandie, en Lorraine ou dans la boue de la Belgique et de la Hollande.

"Tout était là: les pansements chirurgicaux, le sérum sanguin,

les sacs d'articles de confort, les cigarettes, les livres, enfin tout ce que le peuple du Canada nous avait fait parvenir. Il y avait mieux... Il y avait le peuple du Canada dans la personne de nos officiers du Bien-Être... et c'est à eux que je pensais quand je vous en tantôt de la quantité de ce que je parlais tantôt de la qualité de la compassion.

"De quelles scènes attendrissantes n'ai-je pas été témoin, pas très loin de la ligne de feu, alors qu'on transportait dans les tentes d'évacuation des blessés, ces soldats épuisés même avant leur blessures par les nuits sans sommeil et par l'ardeur des combats. Etourdis de bruit, le flamme, de douleur, exténués ils se tournaient avidement vers le sourire des jeunes filles de la Croix-Rouge, qui les recevaient avec un bonjour amical, allumant les cigarettes et offrant leur aide aux infirmières qui refusaient rarement.

"Il en était de même, plus à l'arrière, aux hôpitaux de base. Comment vous faire comprendre la terrible émotion qui nous prenait au cœur à voir arriver nos blessés, accueillis là aussi par la Croix-Rouge. Pour ces hommes meurtris, c'était un peu de la patrie que ces femmes qui les recevaient avec un sourire, malgré le spectacle des blessures, qui leur disaient un bonjour amical, les réconfortaient par leur attitude naturelle, leur offraient rapidement une bonne tasse de thé chaud, la cigarette toujours bienvenue et donnaient à ces hommes souffrants, éperdus, la sensation qu'ils étaient rendus à bon port, chez eux, au Canada, loin de la fournaise de la guerre, avec un peu du confort du foyer".



Située entre Ste-Adèle et Val-Morin, dans un district qui offre une rare variété de côtes élevées et de larges descentes, SUN VALLEY FARM s'est acquis une popularité sans cesse grandissante, auprès des fervents de la nature et des enthousiastes du ski, depuis qu'elle est ouverte au public, c'est-à-dire depuis 1940. En fait, on a été obligé d'améliorer les services et agrandir la Maison Centrale devant les demandes de plus en plus nombreuses de sa clientèle. ...Durant l'automne, on a construit des annexes à l'alle est de la bâtisse principale, et les invités de SUN VALLEY FARM cet hiver trouveront une maison plus spacieuse et plus confortable.

Cette annexe comprend une grande salle de réunion et de récréation bien éclairée, un large foyer, un bar moderne et bien fourni en rez-de-chaussée, également avec un foyer, tandis qu'une salle-à-dîner beaucoup plus grande, avec une vue magnifique sur la côte du Mont "J.C.", a remplacé la salle de réunion de l'ancien bâtiment. On mettra aussi à la disposition des visiteurs plusieurs nouvelles chambres-à-coucher dont quatre possèdent un bain particulier.

Avec ces diverses améliorations, SUN VALLEY FARM prendra la place qu'elle mérite parmi les meilleures stations de ski dans les Laurentides. Toutefois, la direction désire faire entendre que, malgré ces modifications, elle entend conserver l'atmosphère de chaude hospitalité et de cordiale simplicité qui, jusqu'à aujourd'hui, a été tellement appréciée des visiteurs SUN VALLEY FARM s'est acquis une réputation des plus enviables comme un endroit où l'on trouve toujours, dans un entourage agréable, une cordiale réception, en même temps que du confort, une bonne nourriture et un service courtis.

Avec une superficie totale de 300 acres de terre, SUN VALLEY FARM offre, pour la distraction de ses invités, un large domaine enrichi par la nature de toutes sortes d'agréments dont le principal, du point de vue du skieur, est bien la magnifique côte qui naît immédiatement derrière la Maison Centrale et se dresse jusqu'au sommet du Mont "J.C.", dont l'altitude est de 1,700 pieds. Cette côte offre une des meilleures descentes de tout le Maple Leaf Trail.

Lutte contre l'inflation

— suite de la première page —

guerre. Un fait encore plus significatif, c'est que l'augmentation du coût de la vie au Canada depuis que le contrôle des prix a été établi, en décembre 1941, n'a été que de 3 pour cent, tandis que pendant la période correspondante, il y a vingt-cinq ans, l'augmentation avait été de 40 pour cent.

Cependant, et les directeurs de la Commission des prix et du commerce en temps de guerre sont les premiers à le reconnaître, le succès d'un tel contrôle n'est pas dû uniquement à l'établissement de cette Commission. Le contrôle des prix a fonctionné parce que le peuple du Canada était déterminé à le faire fonctionner. Les ouvriers et les industriels, les cultivateurs et les salariés, les distributeurs et les consommateurs, tous ont eu à cœur de bien remplir le rôle qui était assigné à chacun d'eux.

Mais la lutte contre l'inflation n'est pas terminée. Elle exige encore notre concours à tous. N'oublions pas que si le contrôle des prix est important en temps de guerre, il l'est encore plus dans la période de transition. Nous en avons la preuve dans ce qui s'est produit après l'autre guerre.

Aidons tous à assurer au Canada un prompt retour à la prospérité dans la paix.

Emile-Charles HAMEL

LONDRES. — Des appareils lanceurs de fusées sont employés par la Marine Royale afin de faciliter l'envolée des avions à bord dans un vent léger, transportant une plus grosse charge et allant à une plus grande vitesse qu'autrefois.

LONDRES. — Un grand nombre de livres suivirent les armées alliées qui sont atterries en Normandie. En un jour, 1,000 paquets de livres furent expédiés par le service central de dépôt de livres. Un autre jour, 40 paquets furent transportés par air à la demande d'une requête spéciale. Les livres sont recueillis au moyen d'une campagne de réparation et de récupération de livres organisée par le ministère d'approvisionnement.

100,000,000 de volumes furent recueillis, dont plus de 80,000,000 par 3,000,000 écoliers qui aidèrent les autorités locales, le service volontaire féminin et les volontaires.

Le Vrai Chez-Soi
Hôtel St-Regis
392, RUE SHERBOURNE
RA. 4135 TORONTO



L'Aviation SE PRÊTAIT AU COMMERCE

VERS 1926, une ère d'extension rapide commençait dans l'industrie de l'aviation sur ce continent. Au cours des huit années qui suivirent, des réseaux de lignes aériennes s'étendirent dans le Nord et le Sud de l'Amérique.

un plus long usage à de hautes températures lorsqu'ils sont exposés à des gaz d'échappement corrosifs.

L'industrie Canadienne du Nickel, grâce à ses laboratoires de recherches et à ses usines de laminage, a donné toute l'aide possible à l'industrie de l'aviation. Un autre marché était donc créé pour remplacer ceux que la guerre de 1918 avait anéantis.

Aujourd'hui, le Nickel Canadien est encore consacré aux besoins de la guerre et, de nouveau, l'industrie du Nickel entrevoit l'avenir avec confiance. On a déjà fait des projets pour développer et accroître les anciens débouchés et les nouveaux qui se présenteront lorsque la Paix sera signée, afin que l'industrie du Nickel puisse continuer, par sa propre initiative, à contribuer d'une façon plus étendue au bien-être du Canada.

Nickel Canadien
LES ACCOMPLISSEMENTS DU PASSÉ
SONT UN GÂGE POUR L'AVENIR



THE INTERNATIONAL NICKEL COMPANY OF CANADA, LIMITED, 25 King Street West, TORONTO

QUELQUES PROPOS sur L'ACTUALITÉ

par André Bowman

Le mois de décembre 1944 ne passera pas à la postérité comme un mois particulièrement glorieux pour l'empire britannique. L'intervention en Grèce est à elle seule susceptible de détruire ce qui restait de prestige à l'Angleterre, dans les Balkans, tout au moins. J'ai dans ces colonnes mêmes reconnu que l'immixtion du gouvernement de Londres dans les affaires intérieures belges avait quelque justification, en ce sens que la Belgique est zone active de guerre et que, dans le reflux des Barbares, trop de réalistes, trop de traités ont été laissés pour livrer des combats d'arrière-garde pour que l'on puisse tolérer des troubles politiques dans ce territoire d'une importance stratégique plus grande que jamais. An'ri donc en Belgique, pour regrettable qu'elle soit, l'intervention est justifiée. En Italie, elle l'est moins, beaucoup moins. En Grèce, elle semble inadmissible.

Les Balkans oublieront difficilement ce, pour une question monarchique apparemment, des troupes anglaises soient appelées à tirer sur la foule, cette foule martyrisée depuis 1941 par les Italiens et les Allemands.

Ce principe d'intervention accepté, c'est la négation même du principe du combat pour la libération du continent. C'est en même temps une erreur psychologique, parce que l'underground en pays occupés n'a plus aucune raison de se sacrifier pour n'obtenir pour tout résultat que cette réponse inhumaine: "Underground! Back you go, where you belong..."

Ce sentiment a du reste déjà inspiré quelques caricatures politiques féroces mais malheureusement, reflétant très exactement la situation. Toujours dans le même domaine, l'intervention ne peut manquer de provoquer des réactions pénibles entre alliés. Ce n'est pas pour rien que le State Department a clairement fait connaître sa façon de penser sur la question. Les explications de M. Eden ne satisfont pas l'opinion, et encore moins les protestataires.

Les opérations militaires étant toujours d'un caractère restreint, c'est le champ politique qui offre le plus d'actualités.

La bataille boiteuse

Il serait puéril de nier que la bataille est quelque peu boiteuse, sur le front occidental aussi bien que sur le front de l'est.

Les Allemands n'ont pu être délogés de Courlande, malgré les efforts répétés des Russes. L'attaque sur la Prusse orientale a fait long feu. Au centre, c'est la stagnation complète, devant l'obstacle de la Vistule et le bastion de Varsovie. L'avance est lente en Slovaquie et il n'y a guère qu'en Hongrie où les troupes de nos alliés russes enregistrent quelques succès d'importance.

Les armées soviétiques font, visiblement, des opérations préparatoires et cela ne signifie rien de dire: "A trente milles de la frontière autrichienne". Les Balkans sont lentement libérés par les Balkaniques eux-mêmes, mais la Yougoslavie est encore occupée aux trois quarts par l'ennemi.

En Italie, pas de changements appréciables. Ce sont tous des avances lentes, qui visent beaucoup plus à ronger les forces ennemies qu'à gagner du terrain. Dans la péninsule, le problème politique dépasse de beaucoup en importance le problème militaire.

A l'ouest, pas grand chose de nouveau. Une pression lente, inexorable, mais qui pour plusieurs raisons n'a pas donné les résultats escomptés.

Les explications des journaux sont parfois puériles. La lutte est dure, c'est entendu. Point n'est besoin de venir à tout bout de champ chercher une sorte d'excuse en brandissant l'argument, du terrain, de la boue (ou de la poussière, suivant les cas) de la pluie ou du beau temps. Les éléments travaillent aussi bien contre les Alliés que contre les Allemands. Les camions boches chargés de ravitaillement s'enlisent avec la même facilité dans le bourbier que le font les voitures de l'intendance anglaise ou américaine. On devrait donc une fois pour toute abandonner cette ligne "de défense" pour parler du fait essentiel: si l'avance est lente, c'est que le haut-commandement ennemi, réorganisé, montre ses vieilles capacités manœuvrières, capacités dont personne ne peut douter. Tout le reste est de la bouillie pour les chats. Le véritable obstacle à l'avance à la vapeur est l'ennemi. Un point, c'est tout. Mais il me semble que c'est amplement suffisant.

La trompeuse sécurité

Après l'avance foudroyante des Alliés pendant les mois d'août et de septembre, on a cru que l'Allemagne allait s'écrouler. Malheureusement, en même temps qu'elles progressaient, les forces anglo-américaines voyaient leurs lignes de communications s'allonger démesurément, d'autant plus que le système ferroviaire avait été désorganisé par les bombardements aériens et que, ce qui avait été épargné fut systématiquement saboté par les Boches. De plus les ports ne sont toujours pas libérés, ce qui crée des difficultés considérables de ravitaillement. Il était donc facile pour l'ennemi de se retirer sur les positions préparées à l'avance et d'attendre le choc. Quand celui-ci s'est produit — il a même été très dangereux et a donné bien des soucis au Commandement allemand — un homme de l'expérience de Rundstedt n'a pas hésité à se servir des reliquats pour des missions de sacrifice, afin d'économiser ses bonnes troupes en vue de la contre-offensive inévitable qui viendra probablement au printemps, peut-être même avant.

Etant donné les progrès sensibles accomplis au cours de ces derniers mois par les armes nouvelles — rockets et autres — il n'est pas impossible que l'on ait des surprises désagréables dans un avenir rapproché. Ce qui ne changera pas le cours de la guerre si le moral et la volonté de vaincre persiste chez les Alliés. Mais pour conserver ce moral et cette volonté, il faut regarder les choses en face et ne pas adopter la politique de l'autruche. Il faut reconnaître que l'anéantissement de l'armée allemande ayant échoué dans cette fantastique retraite où

elle aurait pu être complètement détruite, il n'y a plus qu'à poursuivre sa destruction par une action vigoureuse, persistante et en se gardant de l'optimisme béat.

Les indices sont nombreux d'une préparation allemande à la contre-offensive. Tout d'abord, l'attitude qui peut paraître négative, sur le front oriental. La résistance acharnée, en Prusse orientale, n'avait d'autre but que de stabiliser le front, selon un certain alignement, beaucoup plus encore que de sauver quelques arpents du sol prussien.

La défaite en Roumanie étant devenue inévitable, le Haut Commandement n'a nullement persisté. Il a simplement abandonné le terrain.

Les difficultés même du ravitaillement devaient jouer en faveur des Allemands, et retarder suffisamment les Russes. A certains points stratégiques il y a eu de durs combats, mais c'est à peu près tout. Pourtant, il y aurait eu des occasions magnifiques de passer à la contre-offensive, dans certains secteurs favorables à l'ennemi. Ce refus de se laisser manœuvrer montre bien que le Commandement suivait un plan préconçu. Les événements politiques intérieurs qui se sont déroulés en Allemagne depuis le déclenchement de la grande attaque en juin, sont intimement liés à la situation militaire et d'une façon générale on les a mal interprétés. Il est absolument certain qu'il y a eu une crise aiguë du Haut Commandement en Allemagne. Cette crise semble avoir été résolue par la nomination de Rundstedt comme généralissime. Naturellement, il devait y avoir des rajustements intérieurs délicats. Ceux-ci sont maintenant accomplis. D'où la possibilité pour le Reich de reprendre, au moins partiellement, l'initiative des opérations dans certains secteurs.

Politique et crises politiques

Même le prudent "New York Times" n'hésite plus à reconnaître que partout où les Allemands se sont retirés, les pays sont en proie à des crises politiques profondes. Sur ces crises vient se greffer la question du pain quotidien, ce qui complique la situation au point de la rendre inextricable dans certains pays.

La crise polonaise est en voie de solution. Pas précisément selon les vues de nos petits fascistes, avoués ou crypto, mais en voie de solution tout de même. Depuis le départ de Mikolajczek, le gouvernement réfugié à Londres, a virtuellement cessé de compter. D'une part, la nomination de Thomas Arzbievicz, dont on devine le programme rien qu'à contempler la face, d'autre part, la déclaration absolument insensée du "gouvernement" polonais de reviser sa ligne de conduite à l'égard de la Russie (lire: prise de position définitivement hostile à Moscou) ont été les dernières gouttes qui ont fait déborder la coupe. Arzbievicz ne représente rien de la Pologne actuelle, encore moins de celle qui surgira dans l'après-guerre. Ceci n'aurait rien d'extraordinaire, eu égard aux précédents. Mais la déclaration d'hostilités ouvertes envers la Russie justifie les accusations longtemps portées contre le gouvernement polonais de Londres. On a toujours dit, en certains milieux bien informés, et nullement communistes, bien au contraire, que la bande de réfugiés était beaucoup plus intéressée à faire la guerre à la Russie qu'à l'Allemagne. Et l'impression a été confirmée, lors de l'assassinat, camouflé en accident, du général Sikorski.

En attendant, le gouvernement de Lublin, gouverne sur place, ce qui lui donne malgré tout une certaine autorité, même s'il n'a pas d'antécédents "juridiques" ou "constitutionnels" irrésistibles. Et il procède froidement au partage des terres des "pans" polonais, ce dont personne ne pourra le blâmer, quand on connaît la situation.

On s'attend de voir d'un jour à l'autre une rupture, plus ou moins amortie, entre le gouvernement britannique et celui des colonels. J'ai même l'impression que la chose a été décidée en haut lieu.

En pays balkanique, la situation est encore loin d'être claire. Par exemple, il y a quelque chose qui se brasse en Roumanie où le cabinet vient de démissionner en bloc. En Bulgarie, quelque chose se prépare, puisqu'il est question de procéder à une fédération avec le reste de la Yougoslavie. Dans ce dernier pays, qui n'est que partiellement libéré, il n'est plus du tout question de Mikhailovitch, mais la stabilisation du royaume yougoslave n'est pas près d'être accomplie, avec ou sans le roi Pierre II.

En Grèce, il y a beaucoup d'É.L.A.S., sans vouloir faire de jeux de mots trop facile. On est là en plein guépier.

En Italie, on signale des mouvements révolutionnaires dans les rues de Rome, ce qui n'est précisément encourageant. L'affaire Sforza a, naturellement le rebondissement auquel il fallait s'attendre quand un homme d'État respecté et respectable quoique en pense et en dise M. Eden, fait des révélations qu'il a faites.

Le comte Sforza vient de faire savoir, après un silence qui lui fait honneur, que Churchill lui-même fit une pression intense sur lui pour l'amener à prendre parti pour la monarchie. Son refus d'accepter en bloc les exigences churchilliennes lui valut de prendre sa retraite et de quitter définitivement l'arène politique.

On ne voit pas trop comment la question italienne pourra être résolue d'une façon acceptable pour tous, plus particulièrement pour la population du pays.

Quant à la Belgique, le cas est différent. Avec 100,000 collaborateurs sous les verrous, 600 condamnations à mort et... deux exécutions, tout gouvernement belge doit faire face à une situation difficile. Les troubles ont pris des proportions telles que pour de simples raisons de sécurité militaire, il a fallu intervenir. Mais cela ne laisse rien présager de bon pour l'établissement du futur bloc occidental.

Du voyage de Gaule en Russie, il y a encore peu de choses à dire, étant donné que l'on ne connaît pas les clauses de l'accord. Mais il paraît maintenant certain que la France sera appelée à jouer un rôle important dans le concert des Puissances.

Ce qui sera une consolation, après les épreuves par lesquelles le pays a passé.

Problème de la Civilisation: "LA NATION"

Par le R. P. J.-T. DELOS
Le révérend Père J.-T. Delos, l'auteur du "Problème de Civilisation", sans contredire l'ouvrage le plus important paru en Amérique depuis 1939, a quitté le Canada en juin dernier, après un séjour de deux ans à Québec.

Sociologue de réputation internationale, il a été chargé d'une mission importante par le gouvernement français.
Son livre, paru ces jours derniers aux Éditions de l'Arbre, devra le rejoindre en Italie.

C'est à VOUS de défendre la liberté! — Enrôlez-vous!

Outre qu'il décrit avec un sens psychologique très aigü le caractère de l'Allemand moyen, Jacques FALQUETTE, dans son livre réédité chez TALLQUETTE, raconte maintes anecdotes amusantes, dont celle-ci: L'auteur ayant été près de trois ans prisonnier des Allemands en 1914, il est tout le loisir de collecter des faits destinés à faire connaître la mentalité de nos ennemis chez eux. A une sentinelle bon-nace qui ne savait pas le français, quelques prisonniers avaient appris cette phrase: "Ils sont fous, les boches". Fier de lui, notre Allemand s'en allait la répétant partout, jusqu'à un jour où l'un de ses compatriotes lui en révéla le sens. Il eut alors la mine toute déçouffée parce qu'il ne pourrait plus lancer sa phrase favorite...

N'EST-CE PAS LA VÉRITÉ ?

Par Ti-Jos

No 61



ILS FONT UN BEAU TRAVAIL!
Ce fut l'établissement du plafond des prix au moment opportun qui sauva ce pays-ci des dangers de la hausse des prix. Les hommes qui ont conçu le programme contre l'inflation se rendent compte que la bataille est encore loin d'être gagnée. Ils luttent toujours, en se servant de toute leur expérience et de tout leur entraînement. Leur accordons-nous l'appui qu'ils méritent?
JOHN LABATT LIMITED
London Canada

PROTECTION DES LOCATAIRES CONTRE L'ESCROQUERIE

Des mesures ont été prises en vue de mettre fin aux conditions arbitraires de location imposées par certains propriétaires ou par leurs agents aux locataires ou à ceux qui cherchent un lieu d'habitation.

Les mesures de protection suivantes sont maintenant en vigueur

- Il n'est pas permis d'exiger d'un locataire une compensation sous forme de commission, boni, gratification ou prime quelconque pour l'obtention ou la location de tout lieu d'habitation.

EXTRAIT DE L'ORDONNANCE No 459

"Nul ne peut directement ou indirectement, en louant ou en offrant à louer un logement ou une chambre, ou en négociant un bail ou le renouvellement d'un bail à son sujet, demander, exiger, percevoir ou recevoir d'un locataire actuel ou éventuel de ce logement ou chambre une commission, boni, gratification, récompense ou prime en argent ou appréciable en argent... etc."

- La vente de meubles à un locataire ou la location de meubles par quelqu'un d'autre que le propriétaire de l'immeuble, en guise de condition de location, est prohibée jusqu'à ce que la Commission des prix et du commerce en temps de guerre, Division des loyers, ait approuvé le prix de vente ou de location des dits meubles.

EXTRAIT DE L'ORDONNANCE No 459 de la Commission des Prix

"Nul ne peut directement ou indirectement en louant ou en offrant à louer un logement ou une chambre, ou en négociant un bail ou le renouvellement d'un bail à son sujet, obliger le locataire actuel ou éventuel:

- (a) à acheter une marchandise d'une personne quelconque à moins que le prix maximum de cette marchandise n'ait été fixé par l'Estimateur des loyers; ou
- (b) à louer une marchandise de toute personne autre que le locateur de ce logement ou chambre, à moins que le prix maximum de cette marchandise n'ait été fixé par l'Estimateur des loyers.

Pour plus amples détails sur la procédure à suivre pour faire approuver le prix de vente ou de location de meubles, adressez-vous au bureau le plus rapproché de la Commission des prix et du commerce en temps de guerre.

- Il est défendu à tout propriétaire d'exiger le paiement du loyer, à l'avance, pour une période de temps déraisonnable.

EXTRAIT DE L'ORDONNANCE No 459 de la Commission des Prix

"Nul n'obligera le locataire actuel ou éventuel d'un logement ou d'une chambre à payer plus qu'un mois de loyer d'avance ou, si le loyer est ou sera payable à la semaine, plus qu'une semaine de loyer d'avance."

S'IL Y A DOUTE au sujet de la légalité des exigences d'un propriétaire,

LES LOCATAIRES devront soumettre le cas au bureau le plus rapproché de l'Administration des loyers, Commission des prix et du commerce en temps de guerre.

L'Administrateur des loyers a l'autorité voulue pour décider si les conditions faites au locataire par le locateur sont équitables. La décision de l'Administrateur des loyers est finale.

ADMINISTRATION DES LOYERS

LA COMMISSION DES PRIX ET DU COMMERCE EN TEMPS DE GUERRE

La poussée japonaise dans Kweichow est une erreur stratégique

CHUNGKING.—Si les Japonais, dans une tentative désespérée de faire oublier leurs autres défaites, avancent davantage dans le Kweichow, ce sera commettre une erreur stratégique, déclarait le Président Chiang Kai-shek dans une allocution lors de l'assermentation des nouveaux ministres et conseillers d'état.

"Nous sommes préparés, dit-il, à arrêter l'ennemi dans sa nouvelle tentative. Que chacun fasse sa part avec courage et confiance pour faire servir toutes nos ressources à changer le cours de la bataille en notre faveur".

Un juge américain loue la formation légale des étudiants chinois

CHUNGKING.— Le juge Milton J. Helmick, qui vient d'arriver des États-Unis pour étudier le système judiciaire de la Chine, a parlé du rôle important de la loi dans le monde d'après-guerre devant les étudiants en droit de l'Université de Soochow en Chine. Il a loué la clairvoyance des dirigeants des Universités qui s'efforcent de donner une formation légale aux étudiants même en temps de guerre. Il a attiré l'attention de son auditoire particulièrement sur l'importance de gouverner par la loi dans un monde où les relations humaines deviennent de jour en jour plus compliquées. Il a également exprimé sa confiance dans le système judiciaire de la Chine pour l'après-guerre.

BILLET

LETTRÉ À CÉLIMÈNE

"Après l'avoir tant attendu en vain, j'avais cessé d'espérer une réponse de vous, Célime, quand, ce matin, je reçus votre lettre. Comme j'avais renoncé — ainsi dirait Proust — au plaisir qu'hier encore je comptais en recevoir, sa venue subite, loin de me causer la joie que la surprise au moins eût dû m'apporter, me trouva en un état d'esprit où il n'y avait plus de place pour ce petit serrement de coeur tant agréable que réserve l'heureuse conclusion d'un moment d'attente, car c'est l'amertume déjà qui possédait mon âme; comme elle m'était douce et qu'en une nuit, puisque c'est avec la visite inutile du facteur hier matin que j'acquis la certitude de l'oubli où vous me réduisiez, pensai-je, j'avais eu tout le temps voulu pour en entrevoir les possibilités et pressentir les voluptés futures, je n'eus point le courage d'abandonner un sentiment de vague et de solitude qui commençait à m'être cher. C'est pourquoi..."

"Mais trêve de jantaisie, Célime, et laissez-là Proust, c'est essouffant! La vérité est toute simple: je ressens encore quelque humeur de ce que vous ayez tant tardé à donner signe de vie et la teneur de votre lettre n'est point de nature à la faire envoler.

"Je ne suis pas sans apprécier les jeunes femmes qui ont des lettres; mais je n'aime pas, règle générale, qu'elles fassent parade de leur érudition à seule fin de nous scandaliser. Vous me semblez vous plaire énormément à ce petit jeu, Célime, et je remarque que vous choisissez un auteur, non pour ses qualités littéraires, mais plus volontiers pour son attitude morale. Le diable au corps, que je vous prêtai afin que vous puissiez vous rendre compte vous-même du danger qu'il présente pour une âme, vous enchantait. Et voici maintenant que ce Corydon, dont je vous recommandais la lecture pour vous détourner à jamais de Gide, vous enthousiasme. Voilà qui déroute ma psychologie féminine et fait naître en moi des doutes sur l'efficacité de ma méthode pédagogique.

"Cet attrait que vous éprouvez pour les

auteurs morbides et libidineux m'inquiète. J'ai beau vous citer toutes les condamnations dont l'Eglise les frappa, vous passez outre: c'est faire montre d'un libertinage de l'esprit fort détestable, surtout chez une femme jeune et jolie. Car vous êtes jolie, Célime! Mais passons... Vous savez que je ne puis vous approuver et vous savez que mes convictions me défendent de voir en Blum et en Radiguet comme en Gide autre chose que de sinistres personnages aux influences pernicieuses! Pourquoi persévérer en cette attitude puérile?..."

"Il est un point, cependant, où vous dites juste; ou plutôt: où vous citez juste. C'est ce passage de Corydon, qui ne m'avait point frappé: On voit des gens qui ont le courage de leurs opinions; de leurs moeurs, pas. (Ce n'est point textuel, mais c'est selon l'esprit.) Vous vous récriez, disant que Gide ne parle que pour les hommes, que les femmes le possèdent, elles, ce courage de leurs moeurs. Et vous me lancez à la tête le nom de cette femme "extraordinaire", d'après vous, Antoinette Arsenault, qui comparait en cour le mois dernier vêtue à la mode masculine, subissant son procès de même et sortait du Palais de Justice le feutre mou sur l'oreille, le veston bien en place et le pantalon pressé... Extraordinaire, je ne sais pas, mais courageuse, certes! Je vous dirai toutefois, avec mon confesseur: "Il y a de tristes courages. Si on en avait autant pour le bien que pour le mal, le monde se porterait mieux."

"Si vous aviez, Célime, le courage de revenir dans le bon chemin je vous en admirerais. Il y aurait un peu de mon ouvrage et mon apostolat laïque ne serait pas demeuré inutile. En attendant, pour mieux vous persuader de la laideur du mal, ce qui vous amènera insensiblement dans la voie du bien, je vous envoie l'Ordination de M. Julien Benda. Je compte que votre âme sera touchée de la triste morale qui s'en dégage, et je demeure, Célime, votre tout dévoué,

Pierre G.

Où se cachent nos fascistes?

— suite de la première page —
les communistes. Mais nous voyons sans lunette où se cachent les fascistes.

Il y en a beaucoup dans les rangs des anticommunistes, qui prennent leur mot d'ordre on sait où. Il y en a dans toutes les administrations, les affaires. Ils attendent l'heure propice pour réapparaitre et recommencer leur sale besogne destructrice, toujours en hurlant la vieille histoire du danger communiste.

Pendant ce temps-là, on oublie le vrai danger: le fascisme.

Le fascisme qui nous a valu la guerre, cette guerre où naturellement les petits fascistes ne tiennent pas à aller.

Quant à nous écrire des bourdes dans le genre du paragraphe "A l'assaut des pouvoirs légitimes", il n'y avait que le rédacteur de l'A.C. pour pouvoir le faire.

Selon M. Louis-Philippe Roy, les peuples affamés sont de sales communistes parce qu'ils ne veulent plus des régimes responsables de l'effroyable situation dans laquelle ils se trouvent, que ce soit en Grèce, en Belgique, en Italie ou en Pologne. Et, naturellement, pour ne pas manquer à la ligne essentielle de conduite fasciste, vient une attaque contre la Russie. Le Kremlin dit l'A.C. appuie les éléments subversifs. Ni plus ni moins, Roy dixit.

Il est probable que M. Roy ignore totalement la situation dans laquelle la Russie se trouve. La Russie a cessé d'être bolcheviste depuis longtemps, elle est en train de cesser d'être communiste pour arriver à un capitalisme d'Etat.

La Russie a besoin de l'aide des Puissances occidentales et partant ne songe nullement, ne serait-ce que dans son propre intérêt, à tout chambarder dans les pays qui seuls peuvent lui apporter l'aide indispensable à sa reconstruction. Si M. Roy n'est pas capable de se rendre compte de ce fait aveuglant, c'est qu'il ne le veut pas. De même que lorsqu'il écrit que le péril nazi n'existe plus, c'est qu'il veut couvrir ses petits amis d'un manteau protecteur. Où sont-ils nos petits nazis, nos petits fascistes, nos petits corporatistes, nos apprentis-dictateurs d'avant-guerre?

Le péril nazi existe. Il ne s'est pas évanoui subitement.

Pourtant la ligne de conduite de M. Roy est toujours la même: un puissant allié est quotidiennement injurié, mais un dangereux ennemi est couvert d'un camouflage habile. Si habile qu'il soit, ce camouflage ne trompe plus personne. Le véritable ennemi, c'est le fascisme (ou sa variante le nazisme). C'est lui qui nous a valu la guerre. Il n'est encore vivant que parce qu'il n'a fait que parler d'un péril imaginaire: le communisme, qui n'a réussi dans aucun pays, pas même en Russie.

Le Canada n'est pas communiste, ni les Etats-Unis. Ce n'est pas dans des pays aussi privilégiés économiquement qu'une révolution communiste peut se produire. Le paysan n'est pas communiste, car il n'y a pas de terres à partager. L'ouvrier n'est nullement communiste, malgré certaines intempérances de langage.

Le petit boutiquier ne l'est pas non plus. Les collets blancs restent toujours des collets blancs. La banque n'est pas communiste, ni l'industrie, ni le clergé. Que M. Roy nous fiche donc la paix une fois pour toutes avec ses complots imaginaires. Qu'il cesse de prêcher la haine de la Russie, qu'il cesse d'essayer de dresser contre un allié les bonnes gens mal informées qui lisent son journal.

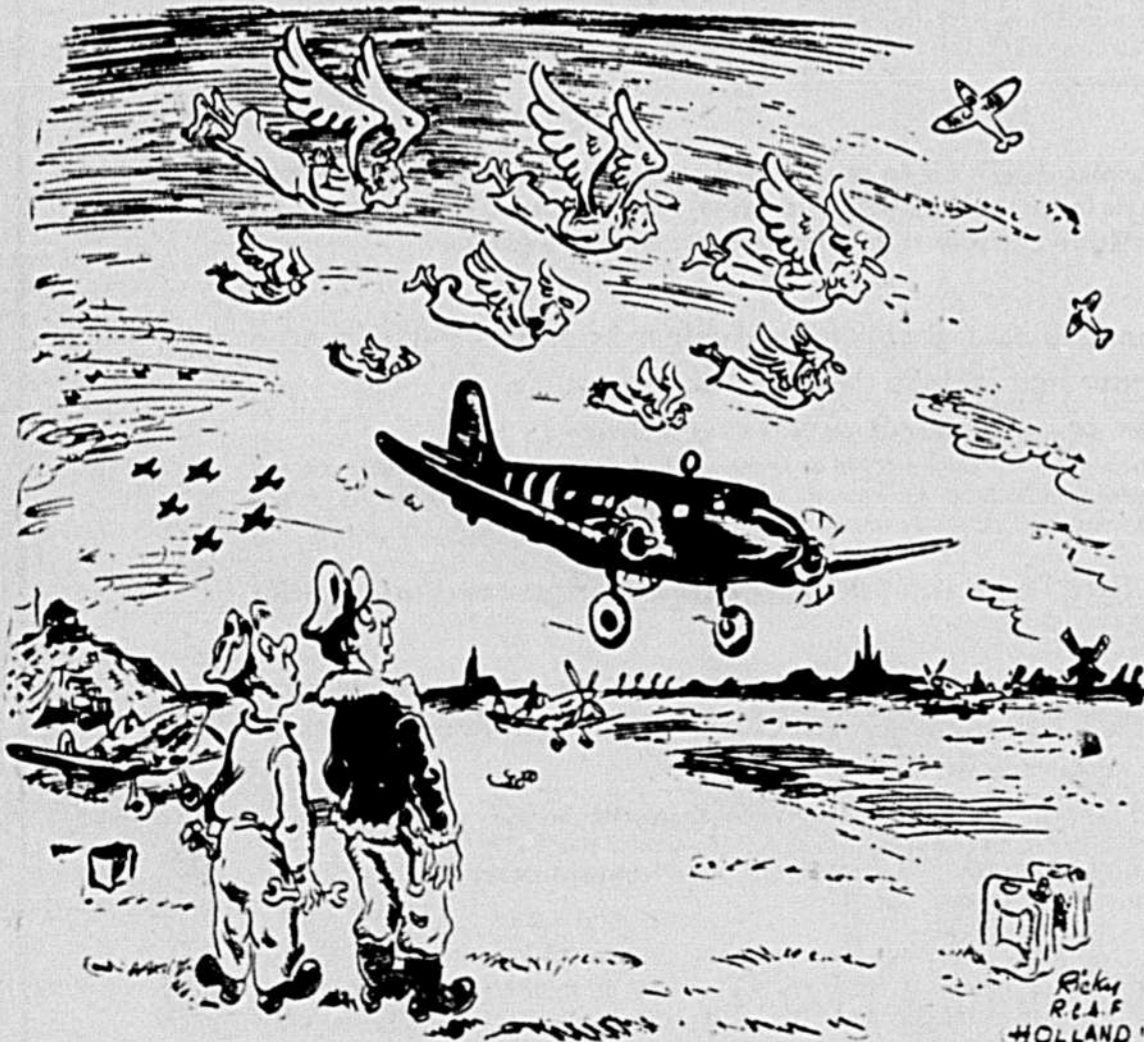
Et s'il n'est pas un fasciste lui-même, qu'il dénonce les ravages du fascisme, les abominations du nazisme, qu'il préconise l'effort total afin de pouvoir atteindre à une paix durable, même si ladite paix ne répond pas exactement à ses vues personnelles.

Après tout, le monde ne se compose pas exclusivement de petits Roy, ni de ses lecteurs. Sans cela il y aurait belle lurette que les Allemands seraient les maîtres du univers.

Qu'on ne vienne pas nous dire que le péril nazi n'existe plus quand on peut lire en pleine guerre des articles dans le genre de ceux que M. Roy pond avec une persévérance digne d'une poule Wyandotte primée au concours.

Il n'est pas impossible que dans un avenir rapproché on vienne lui demander des comptes...
André BOWMAN

Son Eminence... et son escorte



L'arrivée en Hollande de Son Eminence le Cardinal Villeneuve, primate de l'Eglise catholique au Canada inspiré à "Ricky", un artiste du C.A.R.C. ce dessin. "Oh, oh! s'écrie un aviateur, voici Son Eminence avec sa propre escorte!"

COUPS DE SONDE <<(X)>>

Nouveau Messie...

Vraiment, le Quartier Latin a pour moi des attentions qui ne laissent pas que d'être flatteuses! On me fait l'honneur, pour la seconde fois en moins d'un mois, d'y discuter mes idées: cela me prouve qu'on leur accorde quelque valeur et qu'on ne tient point mon personnage pour négligeable.

Aussi, je comprends mal que deux brillants jeunes hommes, après m'avoir découvert une vocation messianique — sans doute aspirant-ils au titre de Précurseurs — et consacré toute une page, terminent en me traitant, ce qui n'est guère poli, de "jeune crève qui joue les petits libertins"...

Voyons, messieurs les étudiants — noble race! — soyez logiques! Avez-vous donc épuisé tous les trésors de votre science si nouvellement acquise, tous les sujets d'étude proposés à vos vastes intelligences, que vous en soyez réduits à perdre des heures précieuses et une page entière de votre journal à faire une énorme publicité à un jeune librettin? Comme c'est indigne de vous! C'est tant d'espace qu'il vous faut pour expliquer à vos lecteurs que vous ne voulez pas vous occuper de moi? Et raisonner si longuement vous est indispensable pour jeter bas des théories qui, dites-vous, se détruisent d'elles-mêmes?... Votre plume, je crois, ne fut guère fidèle à votre intime pensée...

Me permettrai-je cependant de vous faire quelques observations? Voici: d'abord je trouve singulier que ce soit en décembre que vous discutiez un article de moi paru le 16 septembre dernier; je me défends bien de tirer des conclusions, mais je ne puis m'empêcher de penser que je connais, hors du monde universitaire, des esprits qui fonctionnaient un peu plus rapidement. Je me plaindrai ensuite de ce que vous ayez été malhonnêtes, essentiellement malhonnêtes — Molière, en une pièce célèbre, étudie ce genre d'hommes qui prêchent une doctrine qu'ils se gardent bien de suivre...

Vous avez, pour les besoins de votre cause, dénaturé ma pensée. J'ai écrit:

"... Et là où pêche M. de Rougemont, c'est de vouloir donner à une forme nouvelle de société les bases de la forme précédente: Dieu et le Diable. Entre nous, ce sont des notions qui se meurent..."

Qu'il est hypocrite et mesquin — et j'ai la votre mesure — de conclure immédiatement: "La notion de Dieu se meurt..." sans autre com-

mentaire! Vous aviez pourtant fort bien compris, et tout le monde aura compris avec vous, que c'est "comme bases de la société", et non pas dans l'absolu, que la notion de religion et la notion de Dieu se meurent. Ce n'est pas du tout la même chose! En d'autres termes il ne s'agit pas d'une théorie que je prêche, mais d'un fait contemporain que j'observe, sans plus.

Je ne suis point prophète, je constate. Si les événements de Russie, de France — où les Dominicains tentent actuellement un si bel effort dans le sens du progrès — de Belgique, de Yougoslavie et, encore, de Grèce, et même d'Italie, ne vous ont point ouvert les yeux, je n'y peux rien. Si vous croyez que cette guerre-ci n'aura rien changé dans le monde et qu'il n'en sortira point une Europe nouvelle dont il est permis d'entrevoir l'orientation, ce n'est point ma faute.

Vous citez Le comte de Noüy? Le malheur est que vous n'avez pas été assez franc pour le citer jusqu'au bout, jusque dans ses conclusions sur l'existence des religions et des sectes. Vous me chicanez sur des choses que je n'ai pas dites, vous détournez ma pensée de sa signification et employez à combattre ces moulins à vent le moyen par trop facile des citations choisies et présentées de façon, non à respecter les idées profondes de l'auteur, mais à servir votre cause. Tout librettin que je sois, messieurs, je n'ai jamais recouru à ces procédés! Ils n'honorent ni votre journal ni la classe que vous représentez...

FANNY

Extraits du Journal de voyage d'Ima Padiki, poète et dramaturge afghan, de passage à Montréal ces jours derniers.

Assisté à la première de Fanny, jeudi soir au Monument National. Acheté un programme — il faudra que je surveille mes dépenses. Quelque chose à lire, cependant: une page de Jouve et, surtout, deux grands récitatifs de Jean Pommarès, tirés de La Mort à dix-huit ans; on croirait entendre cet autre poète qui annonçait semblable Apocalypse au Livre Saint.

Dans le programme, toujours, Pelletier reproduit deux maquettes: Le bar de César, et Le salon de Mrs. Bramson, pour "l'homme qui se donnait la comédie". Je n'étais pas à Montréal à cette époque; j'eusse préféré qu'on y eut mis la maquette du décor pour le second acte de "Fanny", beaucoup plus in-

teressant. Plus d'actualité, également. — Un fait s'impose: le réglage très sûr de la mise-en-scène. Le tout début du premier acte est flottant: la faute en est à la pièce dont l'action s'amorce avec labeur. On se reprend très vite, cependant. Et l'ensemble du jeu dénonce la présence constante d'une directive générale, ce dont, dans une pièce bien supérieure, les Compagnons de St-Laurent n'arrivaient point à donner l'impression.

Une pièce de théâtre est un mécanisme qui exige d'être mis en branle avec soin. Chaque mot doit synchroniser son mouvement au mouvement de l'ensemble, et non aller à sa fantaisie. Là est la tâche du metteur-en-scène; dois-je dire que ce métier demande plus que de la bonne volonté? ce me parait superflu. J'ai bien retenu les leçons du Directeur du Théâtre National de mon pays: "Il faut avant tout, disaient, savoir observer et comprendre la mise-en-scène lorsqu'on va au théâtre. Le reste ne vient qu'après."

Pierre Dagenais a fait des trouvailles qui valent la peine qu'on en parle. Ainsi, lorsque César reçoit la lettre de Marius, au premier acte; il est derrière le bar; Panisse, Escartefigue et M. Brun, se lèvent et viennent s'y accouder en ordre, l'un à côté de l'autre, le dos tourné aux spectateurs. César va s'asseoir sur le banc placé à droite le long du mur; alors celui du trio qui est le plus à droite se tourne lentement, les deux autres demeurant immobiles, et se dirige vers la table; puis le second fait de même, sans que le dernier ait bougé; et c'est enfin au tour de celui-ci. On observe le même mouvement au cinéma lorsqu'on nous montre une attaque d'avions plongeurs en formation: chacun ne se détache du groupe que son tour venu... Les deux premiers tableaux sont d'ailleurs aussi bien réglés.

Au second acte, le jeu derrière le filet de pêche donne le plus bel effet; et Pelletier, pour ses décors, mérite tous les compliments.

J'ai noté deux exagérations: la sortie de Marius Tartarin, après son unique apparition. Ses hurlements étaient beaucoup trop hauts et trop répétés. Le même défaut dans une sortie de Chicoine, qui se montre excellent partout ailleurs: il appelle je ne sais plus qui et le fait avec trop d'ostentation, à mon goût. Il est vrai, toutefois, que ma formation afghane me rend peut-être inapte à saisir la véritable atmosphère marseillaise... Mon maître m'a recommandée, et avec rai-

son, de ne jamais juger trop rapidement. Hélas, je constate combien je suis portée à oublier ses enseignements!

— Impression générale: spectacle monté avec beaucoup de conscience professionnelle, ce qui est rare; interprétation excellente et ce qui est plus, bien réglée par une mise-en-scène de premier ordre. En somme, l'Equipe et son directeur, Pierre Dagenais, ont fait une fois de plus un effort dont il faut leur être reconnaissant.

P.S.—Un monsieur qui ne signe pas, mais sur qui on m'a complaisamment renseigné, laisse échapper quelques propos malveillants sur le spectacle de l'Equipe dans le dernier numéro de Radiomonde. Ce monsieur, à ce qu'on m'a rapporté, est un amateur qui a perdu depuis longtemps le droit de juger un effort artistique sincère; pitre et comédien n'ont pas tout à fait la même signification! Comme disait mon maître: les chiens aboient, mais la caravane passe...

Histoire naturelle comparée

(Que Jules Renard me pardonne!)

LE LIEVRE.—

Le lièvre laurentien est un animal peureux. On dit: peureux comme un lièvre laurentien. Pourquoi? on ne sait guère. Mais il est permis de soupçonner là-dessous quelque question d'éducation.

En compagnie, entre lièvres, le lièvre porte beau. Les chiens ne l'émeuvent point, ni les foudres, qu'elles viennent de l'enfer... ou du ciel. Il court la lande; elle est si belle qu'il aimerait volontiers s'y installer à demeure et jouir de sa liberté. Quel plaisir! prendre sa part de soleil, de thym et de bon vent. Il voudrait, Dieu oui, il voudrait être libre!...

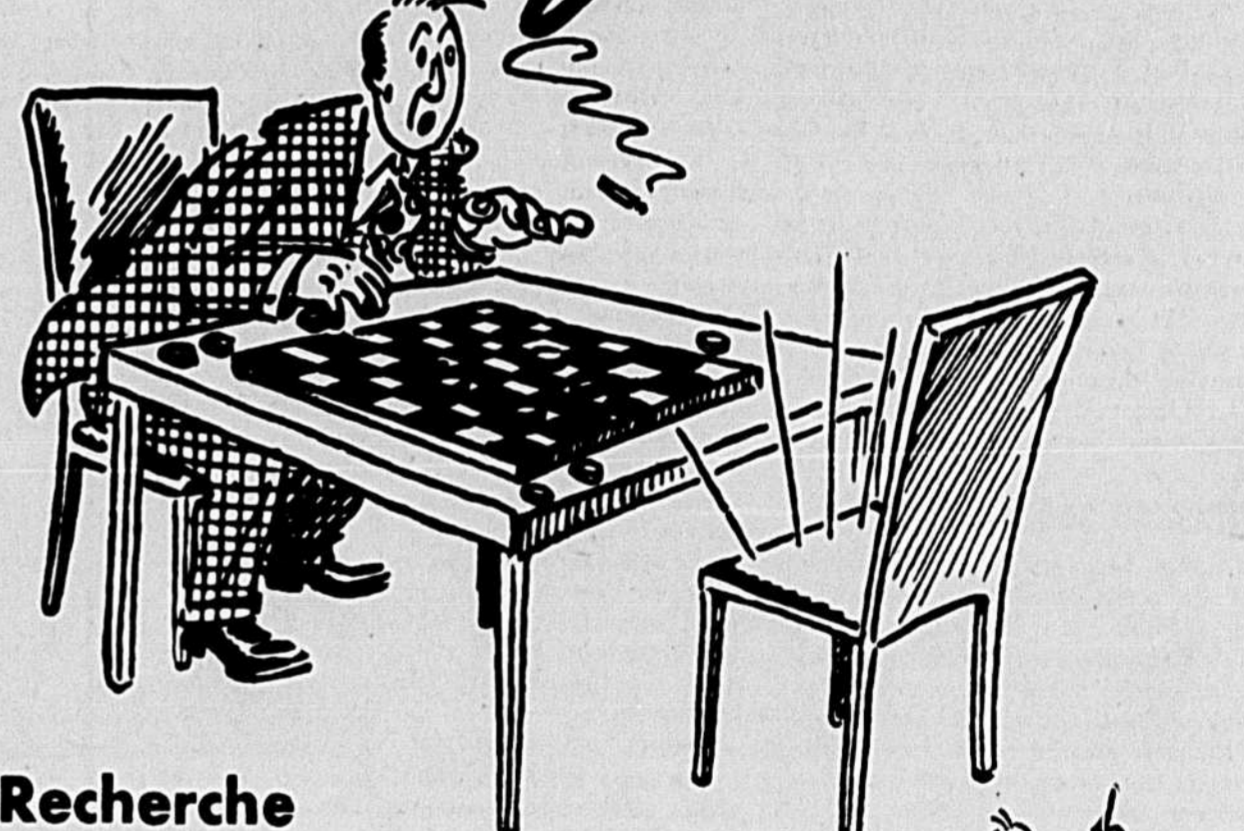
Mais voilà! Le lièvre est peureux.

Et le premier barbet aux longues oreilles et à robe noire qui se présente, notre animal détalé, sans demander son reste.

Tant que les lièvres seront peureux comme des lièvres, il y aura toujours entre eux et le bon champ de soleil quelque barbet aux longues oreilles et à robe noire! Ce serait pourtant aisé si tous les lièvres se liguèrent contre les deux ou trois barbets qui les persécutent!... Que voulez-vous? Il n'y a rien à faire: les lièvres laurentiens sont si peureux...

Pierre GELINAS

Où est Gos?



A la Recherche de Femmes Volontaires

Beaucoup de femmes canadiennes ont perdu tout intérêt ou bien, elles pensent que la guerre est pratiquement terminée!

La situation est réellement sérieuse. Voudriez-vous, femmes du Canada, aider à l'améliorer?

Vous êtes maintenant demandées pour du travail volontaire. Enrôlez-vous, dès aujourd'hui, au bureau de recrutement de la Croix-Rouge le plus rapproché.



Contribuée par la BRASSERIE



MONTRÉAL

IL FAUT TOUT FAIRE POUR GAGNER LA GUERRE

D-57P

CHRONIQUES

Roger Lemelin

Judi midi, le 7 décembre, le Cercle Universitaire recevait Roger Lemelin, auteur de "Au pied de la Pente Douce", comme conférencier invité.

Il est un art de parler de soi sans être insupportable, mais fort peu de gens le connaissent. C'est pourquoi les plus intelligents prennent ordinairement le parti de parler d'autre chose, malgré leur goût et aux dépens de leur vanité.

Que puissent ceux qui ne cherchent qu'eux-mêmes et ne trouvent satisfaction qu'à contempler l'image qu'un miroir escamoteur leur retourne! Roger Lemelin pouvait parler de lui-même et de sa Pente-Douce, c'est sans danger car il a le secret: l'amour du prochain.

Il expliquait à quel point son oeuvre était demeurée médiocre tant qu'il n'avait tenté d'en faire qu'une autobiographie. Le "moi" est stérile quand il se complait en lui-même; c'est lorsqu'il se reporte à la mesure humaine et universelle qu'il permet l'oeuvre d'art.

Ce qu'il faudrait surtout retenir de la conférence de Roger Lemelin, c'est l'accent qu'il met sur ce fait que la littérature n'est point un acte pur, une simple opération de l'esprit, mais une communion directe avec les valeurs humaines, charnelles en quelque sorte; ce n'est point pour lui passe-temps de dilettante, mais préoccupation dont la constance se confond avec la constance de la vie.

Je souhaite qu'après l'avoir quelque peu corrigée, Roger Lemelin publie cette conférence, en général, et en particulier aujourd'hui de citer la conclusion:

"Quelles que soient les formes que prennent les petites gens, elles sont toutes les mêmes, et elles ne sont jamais raffinées. C'est le préjugé qui les habille selon sa fantaisie. Encore une fois, dans mon roman, ne cherchez pas à reconnaître tel ou tel personnage, ne voyez pas dans le détail le leitmotiv, le thème. Ceux qui ont servi de modèle n'ont été observés qu'en tant qu'ils m'offraient des perspectives communes à tous les autres hommes de leurs catégories. Leurs particularités, leurs manies, les habillent, et ils ne marchent, n'agissent, ne vivent que dans la mesure où leur action s'épand, se confond, suscite la réaction de l'autre personnage, pour former un engrenage, un organisme qui est la vie. J'ai volé à ces personnages que vous croyez reconnaître ce qu'ils avaient d'universel, je leur ai arraché des fragments de leur personnalité que j'ai essayés d'unir et d'animer dans une certaine atmosphère, une oeuvre d'art, un miroir où beaucoup se sont mirés, mais où tous ne se sont pas reconnus."

A propos d'Orphée

D'Ottawa, Mlle Cécile Chénier m'écrit: "J'ai trouvé la discussion, à propos d'Orphée, fort divertissante. A tel point qu'il me tente de m'y engager. Permettez-vous à une profane, qui a vu jouer Orphée (je me suis rendue à Montréal exprès) d'exprimer, non pas son opinion à elle, ce qui serait par trop présomptueux, mais celles de deux critiques anglais de grande renommée — Desmond MacCarthy et James Agate? Or, ce sont leurs commentaires sur Orphée qui avaient piqué ma curiosité à propos de cette pièce si fantaisiste. Il faut dire qu'une troupe parisienne (j'ignore laquelle — Cocteau en était peut-être le directeur) — a présenté Orphée à Londres en l'un de ces ans de grâce qu'on appelle maintenant les "carefree thirties".

"Monsieur Agate écrivait donc dans sa critique — fort bienveillante (paraissant dans le "Sunday Times") — qu'il fallait voir jouer Orphée avec une attitude d'esprit enfantine, dans un état de réceptivité propice à la féerie, comme le font les adultes qui assistent à la représentation traditionnelle du "Peter Pan" de Sir James Barrie.

"Quant à Monsieur MacCarthy, il avait écrit dans son livre "DRAMA", lequel contient et des analyses d'oeuvres dramatiques célèbres et des opinions personnelles sur le théâtre en général: "The stage is longing for something new, impudent, subtle and violently sincere." Il n'est donc pas étonnant qu'il ait accueilli l'Orphée de Cocteau avec enthousiasme. A son avis, l'oeuvre est "un mélange de modernisme, de classicisme et de symbolisme chrétien. En plus d'être d'une audace artistique réjouissante, la pièce est émotionnellement intelligible et intellectuellement récréative."

"Monsieur Ostiguy dirait sans doute que la mentalité anglaise de ces deux critiques explique leur acceptation d'une pièce de ce genre. J'y vois plutôt une absence de préjugés, due à une culture non seulement étendue mais équilibrée, qui leur fait acclamer avec joie la découverte de l'Art véritable, même si telle oeuvre revêt une forme nouvelle."

Cette mise au point intelligente clot assez bien, ce me semble, la polémique.

P. G.

CHRONIQUE des LIVRES

Orage sur mon corps

par André BELAND Editions Serge

Il y a dans le livre d'André Beland trop d'audace et de talent pour qu'on puisse le considérer sans intérêt, sans sympathie. Mais il y a trop d'outrances dans le récit, trop de grossièreté dans l'affabulation et trop de pauvreté dans le style pour qu'un puisse ressentir le choc d'une véritable admiration.

Ouvre pathétique pourtant, et qui ne saurait nous laisser indifférents. Il faut être reconnaissant à l'auteur d'avoir montré autant de courage. Voici enfin une fenêtre ouverte sur la mentalité de la génération des moins de vingt ans, sur leur état d'âme façonné par la crise économique et la guerre. Ce n'est pas beau, ce n'est pas propre, et le plus grand malheur, c'est qu'il n'y a pas à s'étonner que ce soit ainsi. Ce que nous trouvons exprimé dans Orage sur mon corps, nous le sentions déjà chez tous les jeunes de l'âge de Beland que nous avions l'occasion d'approcher: une même sécheresse de coeur à la fois volontaire et désolée, un même sens moral atrophié. Voilà le beau produit de notre société et de nos méthodes d'éducation et d'enseignement!

Il n'y a pas à s'arrêter à une analyse du roman, à une étude du personnage central, Julien Sanche. Ce n'est pas un roman, d'abord, et ensuite, Julien Sanche n'a aucune vie propre: c'est une espèce de fantôme sans vérité, sans vraisemblance, déplorablement livresque. Julien Sanche n'existe pas, ne peut exister, et il ne nous intéresse pas. Ce qui nous prend, ce qui nous intéresse, c'est ce que nous trouvons d'André Beland dans Orage sur mon corps...

Voilà en vérité le drame de notre époque, et la menace qui pèse sur notre avenir: nous avons une jeunesse sans fraîcheur, sans tendresse; sans jeunesse pour tout dire! Un livre comme celui de Beland est le fruit logique — pour encore vert — d'une génération qui se pâme d'admiration pour le dégoûtant Radiguet et porte aux nues un livre comme Le diable au corps — histoire d'un adolescent qui fait un gosse à la femme d'un soldat combattant au front.

La génération des moins de vingt ans semble incapable d'imaginer des êtres sains, chez qui existent le sens de l'honneur et le généreux élan du coeur. Leur coeur, ces jeunes l'étoouffent, et l'honneur, on ne leur a pas appris ce que c'est... Tout ce qu'ils nous montrent, ce sont des monstres, de tristes monstres qui n'ont même pas cette grandeur dans la hideur que Hugo et Zola savaient donner à leurs créatures, parce qu'eux, ils sentaient vibrer quelque chose dans leur poitrine...

Orage sur mon corps est un livre qui nous secoue, qui nous fait mal. Il nous fait penser, et cela, nous n'en saurons jamais trop gré à son auteur. Car un livre aussi douloureux, on ne le produit généralement pas sans souffrance pour soi-même. Il y a dans ces pages mal écrites et où la plus saugrenue fantaisie dresse sa tête grotesque dès que l'auteur veut être terrible, il y a dans ces pages un beau cri de douleur; on sent que c'est l'oeuvre du sang et des larmes. Et pourtant, comme il voudrait paraître insensible! Comme il veut affecter de froideur et de détachement! Et c'est là peut-être la grande misère des moins de vingt ans, d'avoir honte de ce qu'ils ont en eux de plus pur et de meilleur.

Le Désert de l'Amour

par François MAURIAC Librairie Grasset Distribué par les Editions Pascal

François Mauriac est le plus grand des romanciers, catholiques. Il est parce qu'il a su construire des romans où se seraient épanchés toutes les vertus, parant des marionnettes sans vie, il a eu le courage et la férocité d'accepter l'homme tel qu'il est, dans sa franchise, champ de bataille où se livrent combat la Chair et l'Esprit, l'Orgueil et la Charité. De là ses oeuvres tragiques, si vraies, si humaines...

De tous les romans de Mauriac, Le Désert de l'Amour est certes l'un des plus beaux, des plus prenants. Quelle prodigieuse connaissance de la nature humaine! Quelle souveraine habileté dans la présentation des personnages, dans l'agencement des épisodes! Mais, aussi, quel goût de cendre ce livre nous laisse dans la bouche...

C'est à croire, après l'avoir lu, que deux êtres qui s'aiment ne peuvent jamais communiquer entre eux, que toujours leur sentiment brûle et se dessèche en tentant l'impossible traversée de ce désert de l'amour.

Lorsque, dans les Thibault, Roger Martin du Gard nous fait sentir jusqu'à l'angoisse la tendresse mutuelle qui unit les deux frères, Antoine et Jacques Thibault, et l'impossibilité douloureuse où ils sont de se communiquer leur sympathie, jamais il n'y a aussi loin, ni aussi profond que Mauriac lorsque ce dernier nous montre Raymond Courrières allant aux côtés de son père, le docteur Courrières, débordant l'un et l'autre l'amour, et incapables tous deux de prononcer le simple mot qui leur permettrait de déverser en fraîche rosée le trop plein de leur coeur...

Ajoutons à cela que Mauriac anime le père et le fils d'un amour malheureux pour la même femme, la belle Maria Cross, mais qu'avec la puissance de secret qu'il met en ses personnages, ni l'un ni l'autre ne se doute de cette souffrance partagée...

Si Maria Cross n'aime pas le docteur Courrières, elle n'est cependant pas insensible au sentiment du jeune Raymond et l'on peut croire un moment que l'adolescent réussira là où échoue son père... mais non, l'impossibilité de communiquer s'affirme encore ici, terrible, et Marie et Raymond ne parviennent pas à traverser, pour se rejoindre, le désert de l'amour.

Dans un moment de détente, de retour sur lui-même, le docteur Courrières voudrait se rapprocher de sa femme, tenter avec elle une impossible communion. Mais c'est l'épouse qui dresse entre eux un infranchissable obstacle. Je ne puis m'empêcher de citer ici, au long, tout ce très beau passage du Désert de l'Amour:

"A ce moment Madame Courrières demeurait stupéfaite parce que son mari lui demandait de faire un tour au jardin. Elle dit qu'elle allait chercher un chapeau. Il Pentendit monter, puis descendre avec une hâte inaccoutumée. — Prends ton bras, Lucie, la lune est cachée, on n'y voit goutte. — Mais l'allée est blanche. Comme elle s'appuyait un peu à lui, il remarqua que la chair de Lucie avait la même odeur qu'autrefois, quand ils étaient fiancés, et qu'ils demeurèrent assis sur un banc, ces longs soirs de juin... C'était le parfum même de ses fiançailles que cet odeur de chair et d'ombre. Il lui demanda si elle n'avait pas remarqué ce grand changement dans leur vie. Non, elle le trouvait toujours aussi maussade, grognon, bête. Il

insista: Raymond se laissait moins aller; il avait plus de maîtrise sur soi — quand ce ne serait que ce soin nouveau qu'il avait de sa tenue.

— Ah! oui, parlons-en; Julie bougonnait hier parce qu'il exige qu'elle repasse, deux fois par semaine, ses pantalons!

— Tâche de raisonner Julie qui a vu naître Raymond...

— Julie est dévouée, mais le dévouement a des limites. Madeleine a beau dire: ses domestiques de font rien. Julie a mauvais caractère, c'est entendu, mais je comprends qu'elle soit furieuse de faire l'escalier de service et une partie du grand escalier.

Un rossignol pareilonneux ne donna que trois notes. La traversaient le parfum d'amande amère d'une aubépine. Le Docteur reprit à mi-voix: — Notre petit Raymond...

— Nous ne remplacerons pas Julie, voilà ce qu'il faut se répéter. Tu me diras qu'elle fait partir toutes les cuisinières mais bien souvent, c'est elle qui a raison. — Ainsi Léonie...

Il demanda rétrospectivement: — Tu sais bien, cette grosse... Non, pas la dernière... celle qui n'est restée que trois mois; elle ne voulait pas faire la salle à manger. Ce n'était pourtant pas le travail de Julie...

— Le dit: — Les domestiques de maintenant ne sont pas ceux d'autrefois.

Il sentait en lui descendre une marée — un reflux qui entraînait des confidences, des aveux, des abandons, des larmes.

— Nous ferions mieux de rentrer. — Madeleine me répète que la cuisinière lui fait la tête, mais ce n'est pas à cause de Julie. Cette fille veut de l'augmentation; ici elles n'ont pas autant de bénéfices qu'à la ville, bien que nous ayons de très gros marchés; sans cela, elles ne resteraient pas.

— Je vais entrer. — Déjà? — Elle sentit qu'elle l'avait déçu, qu'elle aurait dû attendre, le laisser parler; elle murmura: — Nous ne causons pas si souvent.

Au-delà des misérables paroles qu'elle accumulait en dépit d'elle-même, au-delà de ce mur que sa vulgarité patiente avait édifié jour par jour, Lucie Courrières entendait l'appel étouffé de l'enterré vivant; ou, elle percevait ce cri de mineur enlevé, et en elle aussi, à quelle profondeur! une voix répondait à cette voix, une tendresse s'agitait.

Elle fit le geste d'incliner la tête sur l'épaule de son mari, devina son corps rétracté, cette figure close; leva les yeux vers la maison, ne put se défendre de remarquer: — Tu as encore laissé l'électricité allumée chez toi.

Et elle regretta cette parole aussitôt.

Une fois de plus, le désert de l'amour demeure infranchissable.

Les années passent. Raymond Courrières s'est juré qu'un jour il se vengera de Maria Cross, qui a humilié son adolescence orgueilleuse. Mais quand il la revoyait, vieillie, dans un restaurant de Paris, ce n'est plus un désir de vengeance qu'il retrouve en lui, mais bien un réveil du sentiment qu'il a nourri pour cette femme. Mais une fois encore, c'est elle qui l'écartera de sa vie.

Le docteur Courrières, tout à fait par hasard, est venu à Paris en même temps. Son fils, qui souffre, aurait-il un coeur tout prêt à recueillir l'aveu de sa douleur... Mais non, le lourd silence persistera entre le père et le fils, et c'est sur cette note désespérante que se termine le livre.

Déjà, avant, Galsworthy avait admirablement montré, dans Fraternity la tragique impossibilité des êtres humains à se communiquer leur tendresse, leur besoin d'affection. Mauriac donne à cette impossibilité un caractère plus cruel encore, et plus désespéré.

Le Képi

par COLETTE Librairie Arthème Fayard Distribué par les Editions Pons

Voici quatre contes de Colette; le premier, et le plus long, donne son titre au volume. Ces courts récits ont, en quelque sorte, une qualité rafraîchissante. Nous sortons de l'atmosphère lourde et souvent équivoque où l'auteur situe trop volontiers d'ordinaire ses intrigues.

Le Képi, c'est l'histoire de l'amour touchant et un peu puéril qu'éprouve une femme déjà mûre pour un officier plus jeune qu'elle. Cet amour semble d'abord la rajouter; il lui fait entrevoir des possibilités de bonheur encore ignorées. Malheureusement, elle se laisse trop aller à ce bonheur, ne surveille pas assez la graisse envahissante. Et un jour, après l'amour, au moment le plus délicat dans les relations d'une femme et d'un homme, notre amoureuxse grossoulette et vieillissante commet la faute de faire l'enfant en campant sur sa figure fatiguée le képi de son officier. Il ne revient plus, et nous le comprenons.

Il y a peu de chose dans cette histoire, mais Colette a le son de nous la rendre attachante par son art de raconter; il y a dans ces quelques soixante-quinze pages de quoi nous amuser et nous attendre un peu. C'est en somme une lecture légère que l'on accueille avec reconnaissance à certaines heures.

Le Tendon est aussi une histoire toute gentille, au comique plus marqué. C'est l'aventure d'un don Juan grisonnant qui a voulu la facile conquête d'une enfant, et qui se trouve en fin de compte obligé de fuir devant la mère et la fille, sans beaucoup de gloire.

La Cire verte et Armande sont deux courts récits qui se lisent agréablement et qui apportent au volume une note de variété. On n'en saurait vraiment exiger davantage.

Cléopâtre

par Auguste BAILLY Talandier Distribué par les Editions Variétés

De Cléopâtre, de ses aventures, de ses amours, de ses ambitions, que survit-il? Quelques légendes, quelques anecdotes, une réputation de femme fatale et d'irrésistible sirène, qui s'empara du coeur et des sens des hommes.

Nous croirions volontiers que c'est pour cela précisément que M. Auguste Bailly a choisi de raconter la vie de cette femme, même s'il ajoute, après les lignes que nous venons de citer: — Malgré ses détracteurs, ce fut une grande reine...

Quelle ait été en vérité une grande souveraine, ou bien qu'elle n'ait été qu'une vulgaire aventurière, une intrigante corrompue, cela ne saurait aujourd'hui modifier en rien la légende de grande amoureuxse qui s'est attachée à son nom. C'est pour cela, surtout, pour cette légende érotique, que s'édifie l'ouvrage de M. Bailly. Les lecteurs seront-ils satisfaits et trouveront-ils ce qu'ils attendent? Seront-ils déçus et estimeront-ils cet ouvrage trop savant et trop encombré de considérations historiques et politiques?

Il nous semble que M. Bailly s'est assez habilement tiré d'affaire et qu'il a su conserver à son livre assez d'intérêt romanesque, tout en faisant un effort louable pour retracer et maintenir la vérité historique. La liaison de Cléopâtre et d'Antoine demeure décidément une belle histoire d'amour!

Emile-Charles HAMEL

LE DIABLE

par Guy de Maupassant

(Suite)

Mais la vieille n'était point morte. Elle demeurait sur le dos, en son grabat, les mains sur la couverture d'indienne violette, des mains affreusement maigres, nouées, pareilles à des bêtes étranges, à des crabes, et fermées par les rhumatismes, les fatigues, les besognes presque séculaires qu'elles avaient accomplies.

La Rapet s'approcha du lit et considéra la mourante. Elle lui tâta le pouls, lui palpa la poitrine, l'écouta respirer, la questionna pour l'entendre parler; puis l'ayant encore longtemps contemplée, elle sortit suivie d'Honoré. Son opinion était assise. La vieille n'irait pas à la nuit. Il demanda: — Hé ben?

La garde répondit: — Hé ben, ça durera deux jours, p'têt' trois. Vous me donnerez six francs, tout compris.

Il s'écria: — Six francs! six francs! Avez-vous perdu le sens? Mè, je vous dis qu'elle en a pour cinq ou six heures, pas plus!

Et ils discutèrent longtemps, acharnés tous deux. Comme la garde allait se retirer, comme le temps passait, comme son blé ne se retirait pas tout seul, à la fin, il consentit: — Eh ben, c'est dit, six francs, tout compris, jusqu'à la lève du corps.

C'est dit, six francs. Et il s'en alla, à longs pas, vers son blé couché sur le sol, sous le lourd soleil qui mûrit les moissons.

La garde rentra dans la maison. Elle avait apporté de l'ouvrage; car auprès des mourants et des morts elle travaillait sans relâche, tantôt pour elle, tantôt pour la famille qui l'employait à cette double besogne moyennant un supplément de salaire.

Tout à coup elle demanda: — Vous a-t-on administrée au moins, la mè Bontemps?

La paysanne lit "non" de la tête; et la Rapet, qui était dévote, se leva avec vivacité.

— Seigneur Dieu, c'est-il possible l'J'vas quérir m'sieu l'curé.

Et elle se précipita vers le presbytère, si vite, que les gamins, sur la place, la voyant trotter ainsi, crurent un malheur arrivé.

Le prêtre s'en vint aussitôt, en surplus, précédé de l'enfant de choeur qui sonnait une clochette pour annoncer le passage de Dieu dans la campagne brûlante et calme. Des hommes, qui travaillaient au loin, étaient leurs grands chapeaux et demeuraient immobiles en attendant que le blanc vêtement eût disparu derrière une ferme; les femmes qui ramassaient les herbes se redressaient pour faire le signe de la croix, des poules noires, effrayées, fuyaient le long des fossés en se balançant sur leurs pattes jusqu'au trou, bien connu d'elles, où elles disparaissaient brusquement; un poulain, attaché dans un pré, prit peur à la vue du surplus et se mit à tourner en rond, au bout de sa corde, en lançant des ruades. L'enfant de choeur, en jupe rouge, allait vite; et le prêtre, la tête inclinée sur une épaule et coiffé de sa barrette carrée, le suivait en murmurant des prières; et la Rapet venait derrière, toute penchée, pliée en deux, comme pour se prosterner en marchant, et les mains jointes, comme à l'église.

Honoré, de loin, les vit passer. Il demanda: — Ousqu'is va, not' curé?

Son valet, plus subtil, répondit: — Il porte l'bon Dieu à ta mè, pardi!

Le paysan ne s'étonna pas: — Ça s'peut ben, tout d'même!

Et il se remit au travail.

La mè Bontemps se confessa, reçut l'absolution, communia; et le prêtre s'en revint, laissant seules les deux femmes dans la chaumière étouffante.

Alors la Rapet commença à considérer la mourante, en se demandant si cela durerait longtemps.

Le jour baissait; l'air plus frais entra par souffles plus vifs, faisait voltiger contre le mur une image d'Épinal tenue par deux épingles; les petits rideaux de la fenêtre, jadis blancs, jaunes maintenant et couverts de taches de mouche, avaient l'air de s'envoler, de se débattre, de vouloir partir, comme l'âme de la vieille.

Elle, immobile, les yeux ouverts, semblait attendre avec indifférence la mort si proche qui tardait à venir. Son haleine, courte, sifflait un peu dans sa gorge serrée. Elle s'arrêterait tout à l'heure, et il y aurait sur la terre une femme de moins, que personne ne regretterait.

A la nuit tombante, Honoré

rentra. S'étant approché du lit, il vit que sa mère vivait encore, et il demanda: — Ça va-t-il? comme il faisait autrefois quand elle était indisposée.

Puis il renvoya la Rapet en lui recommandant: — D'main, cinq heures, sans faute.

— D'main, cinq heures. Elle arriva, en effet, au jour levant.

Honoré, avant de se rendre aux terres, mangeait sa soupe, qu'il avait faite lui-même.

La garde demanda: — Eh ben, vot'mè a-t-ell' passé?

Il répondit, avec un pli malin au coin des yeux: — All' va plutôt mieux.

Et il s'en alla.

La Rapet, saisie d'inquiétude, s'approcha de l'agonisante, qui demeurait dans le même état, oppressée et impassible, l'oeil ouvert et les mains crispées sur sa couverture.

Et la garde comprit que cela pouvait durer deux jours, quatre jours, huit jours ainsi; et une épouvante étreignit son coeur d'avare, tandis qu'une colère furieuse la soulevait contre ce finaud qui l'avait jouée et contre cette femme qui ne mourait pas.

Elle se mit au travail néanmoins et attendit, le regard fixé sur la face ridée de la mè Bontemps.

Honoré revint pour déjeuner; il semblait content, presque goguenard; puis il reparti. Il rentra son blé, décidément, dans des conditions excellentes.

La Rapet s'exaspérait; chaque minute écoulée lui semblait, maintenant, du temps volé, de l'argent volé. Elle avait envie, une envie folle de prendre par la cou cette vieille bourrique, cette vieille tête, cette vieille obstinée, et d'arrêter, serrant un peu, ce petit soufflet rapide qui lui volait son temps et son argent.

Puis elle réfléchit au danger; et, d'autres idées lui passant par la tête, elle se rapprocha du lit.

Elle demanda: — Vos avez-t'il déjà vu l'Diable?

La mè Bontemps murmura: — Non.

Alors la garde se mit à causer, à lui conter des histoires pour terroriser son âme débile de mourante.

Quelques minutes avant qu'on expirât, le Diable apparaissait, disait-elle, à tous les agonisants. Il avait un balai à la main, une marmite sur la tête, et il poussait de grands cris. Quand on l'avait vu, c'était fini, on n'en avait plus que pour peu d'instants. Et elle énumérait tous ceux à qui le Diable était apparu devant elle, cette année-là; Josephin Loisel, Eulalie Ratier, Sophie Padagnau, Séraphin Gros-pied.

La mè Bontemps, émue enfin, s'agitait, remuait les mains, essayait de tourner la tête pour regarder au fond de la chambre.

Soudain la Rapet disparut au pied du lit. Dans l'armoire elle prit un drap et s'enveloppa dedans; elle se coiffa de la marmite dont les trois pieds courts et courbés se dressaient ainsi que trois cornes; elle saisit un balai de sa main droite, et, de la main gauche, un seau de fer-blanc, qu'elle jeta brusquement en l'air pour qu'il retombât avec bruit.

Il fit, en heurtant le sol, un fracas épouvantable; alors, grimée sur une chaise, la garde souleva le rideau qui pendait au bout du lit, et elle apparut, gesticulant, poussant des clameurs aiguës au fond du pot de fer qui lui cachait la face, et menaçant de son balai, comme un diable de guignol, la vieille paysanne à bout de vie.

Eperdue, le regard fou, la mourante fit un effort surhumain pour se soulever et s'enfuir; elle sortit même de sa couche ses épaules et sa poitrine; puis elle retomba avec un grand soupir. C'était fini.

Et la Rapet, tranquillement, remit en place tous les objets, le balai au coin de l'armoire, le drap dedans, la marmite sur le foyer, le seau sur la planche et les chaises contre le mur. Puis, avec les gestes professionnels, elle ferma les yeux énormes de la morte, posa sur le lit une assiette, versa dedans l'eau du bénitier, y trempa le bûis cloué sur la commode et, s'agenouillant, se mit à réciter avec ferveur les prières des trépassés qu'elle savait par coeur, par métier.

Et quand Honoré rentra, le soir venu, il la trouva priante, et il calcula tout de suite qu'elle gagnait encore vingt sous sur lui, car elle n'avait passé que trois jours et une nuit, ce qui faisait en tout cinq francs, au lieu de six qu'il lui devait.

Fin

Faites abonner un ami!

Sachez grouper autour de ce vaillant hebdomadaire toutes les forces de la pensée et de la raison. C'est le meilleur moyen de prouver votre sincérité et d'assurer le triomphe de vos convictions.

ABONNEMENT

Montréal et autres pays (1 an) \$3.00
Canada et Royaume-Uni (1 an) \$2.50

CIGARETTES SWEET CAPORAL



"La forme la plus pure sous laquelle le tabac peut être fumé"

Von Stroheim au Saint-Denis



Le puissant artiste autrichien Eric von Stroheim dans une scène du film "Menace" dès samedi à l'affiche du Saint-Denis

Exégèse musicale

Les deux marques dominantes de la musique de Chopin sont l'expression des plus délicates nuances du sentiment et la maîtrise d'une extraordinaire technique. M. Jean Dansereau m'a donc déçu, surtout dans sa causerie de dimanche dernier sur la musique de Chopin, en donnant tant d'importance au comportement physique du musicien et aux images concrétisées par sa musique.

Même si M. Dansereau croyait s'adresser à des enfants (tout de même, les Amis de l'Art!), il eut le tort, alors d'autant plus coupable, de paraître ne montrer qu'un cimetière ou le vent ou un cavalier, quand ces images ont l'unique rôle de symboliser la rafale des tristesses humaines nées d'espoirs toujours renaissants et trompés d'amour vrai, de compréhension soutenue.

En réalité, au lieu de parler sur ce ton, M. Dansereau se complaisait à miner (passons l'adverbe) un homme malingre et essoufflé. Cette fausseté demeurera seule peut-être dans les esprits profanes, après même que M. Dansereau aura énoncé qu'il faut comprendre la sensibilité de Chopin, pour exécuter comme pour goûter sa musique éthérée.

Malgré l'extrême respect dû aux virtuoses pour leurs riches interprétations, comment oublier que le plus merveilleux pianiste ne porte pas forcément en lui l'âme des musiciens dont il exécute les œuvres? Je crains bien que la distance soit plus considérable qu'on ne le suppose entre l'interprétation musicale et l'explication convenable d'une œuvre.

Violaine DAVREUX

Conversation de Table

Développement de l'Art Culinaire

CHAPITRE III No 10

par Louis P. De Gouy

Originellement, la coiffe d'un chef de cuisine était un affaire de fantaisie faite de magnifique velours et richement brodée. Ce fut sur l'inspiration de Diane de Poitiers (1499-1566), duchesse de Valentinois et grande favorite du roi de France, Henri II, qui à l'âge de treize ans s'était mariée au comte de Maulevrier, grand Sénéchal de Normandie, tous deux grands gourmets devant le ciel, que cette coiffe blanche et tant familière fut accordée à tous les grands maîtres-queux du royaume comme marque de profession honorable et à l'égalité des juges et médecins de la cour royale.

LE CUISINIER GASCON.

Ce livre anonyme édité pour la première fois en 1740, se distingue autant par l'excellence de sa cuisine que par la singularité des noms des plats: Poulets à la Moite, en Chauve-Souris ou en Culottes. On trouvera ici, dit la préface, un choix judicieux des mets les plus exquis, avec la manière détaillée de les apprêter. L'auteur des DONNS DE COMUS (précédent article) est avant le pâtissier Anglois et de l'esprit (allusion à la querelle des Dons de Comus que nous avons vu au chapitre précédent), ce ne me plique pas de goût.

Une épître dédicatoire "A Son Altesse Sérénissime Mgr. le Prince de Dombes", sans nous révéler le nom du praticien discret auquel on doit le CUISINIER GASCON, nous livre du moins quelques renseignements sur sa carrière: "Je publierai sur les toits que vous êtes, Monseigneur, un des meilleurs cuisiniers de France. Ce n'est point sur des ouï-dire incertains, que je rends ce témoignage à Votre Altesse Sérénissime, je vous ai vu cent fois la main à l'œuvre; cent fois j'ai eu l'honneur de travailler sous vos ordres; si j'ai acquis quelque réputation dans mon métier, je le dois plus encore à l'émulation que vous m'avez inspirée, qu'au désir que jeus toujours d'attraper votre goût. Enfin l'ouvrage que je prends la liberté de vous présenter n'est autre chose que le fruit de mes réflexions sur votre pratique."

Nous prenons au hasard quelques recettes dans ce livre intéressant: POULETS EN CULOTTES. — Prenez deux poulets gras moyens; vous en levez le derrière comme vous faites d'un pigeon; que les deux cuisses se tiennent et les deux ailes aussi; le devant et le derrière font deux morceaux; otez-les un peu et les étouffez avec jambon, veau, lard à l'ordinaire, un peu d'huile de Provence; étalez-les, vous les égouttez, et passez la sauce au clair pour mettre dessous; vous leur donnez couleur avec le dégraissis de la sauce dans le fond de leur casserole bien doré; et servez avec leur sauce claire; vous y mettez un ver ou beurre d'écrevisses, ou autres, si vous le voulez.

VEAU EN CROTE D'ANE A LA NEUTEAU.

— Recette créée à l'honneur de Son Altesse Sérénissime Monseigneur le Prince de Dombes. — Vous avez une noix de veau bien mortifiée que vous pavez comme pour faire piquer, vous la coupez bien mince en long à travers la chair, et vous en faites quinze ou vingt morceaux; vous les battez bien en long de la longueur de la main, large de deux doigts. Etant bien battus, vous les arrangez dans un plat bien tendu; vous les saupoudrez de persil, ciboules, échalottes, champignons, truffes, le tout haché bien menu; assaisonné de sel et gros poivre noir, et de bonne huile de Provence; vous les maniez bien tout ensemble. Quand ils ont pris goût, vous les roulez tout comme des petites paupiettes et les mettez sur deux hachées à la broche; étant cuits, servez dans leur plat, une sauce dessous relevée à votre fantaisie, comme un veau, ou à l'Italienne, ou à l'échalotte, claire à la réduction. Vous pouvez en faire de mouton, filets d'oyau, de lapereau, et voilà: c'est bon.

Puis nous y trouvons le Gigot de Mouton en Escalope à la Suédoise; le Pain de Jambon à la Gondrin, un plat délicieux que Joseph Gondrin créa en l'honneur de son patron, le baron Dominique Vivant Denon, écrivain célèbre sur le dessin, avec Noël Hallé, et devint un des favoris de Louis XV qui le nomma attaché d'ambassade à Saint-Petersbourg, puis ambassadeur de France en Suisse, où il s'attacha d'amitié avec Voltaire le peint son portrait. Saucé à la Cazienne, genre de sauce aux raisins de Corinthe, pimants verts corinthiens et hautement assaisonnée. Sauce à la Nœs, sauce très riche faite de jambon, de veau et de poulet concassés, beaucoup d'ail et de rocambole, le tout doré au beurre de Vannes, et mouillé au Champagne. Cette sauce sert pour le gibier, la viande noire de boucherie.

LA CUISINIÈRE BOURGEOISE de Menon (C'est à tort que le Comte de Courchamps dans sa Néo-Physiologie du Goût, attribue ce livre à Madame Blanc, cuisinière de la présidente d'Ormesson; Menon est expressément nommé dans le privilège daté du 4 juin 1745; de plus mes recherches à la Bibliothèque Nationale m'ont permis de trouver une lettre de Menon dans laquelle il offrait son livre à la dite bibliothèque), ce classique de la Table qu'on a réimprimé jusque dans la deuxième moitié du XIX^{ème} siècle, a paru pour la première fois à Paris, chez Guillotin en 1745. Les transformations accomplies dans l'Art Culinaire y sont pour la première fois mises à la portée du gros public; c'est dans ce fait qu'il faut chercher la raison de l'immense succès obtenu par la CUI-

SALONS DE FIN D'ANNÉE

Depuis quelque temps, les expositions de peinture se sont succédées à un rythme accéléré. Après la Galerie des Arts, ce fut le Dominion Gallery et La Galerie de l'Art Français qui nous ont tenus en haleine. Récemment, le Collège Grasset organisait une rétrospective de la peinture canadienne, plus importante par le nombre que par la qualité. Hier encore l'Université de Montréal patronnait une exposition des jeunes d'une belle tenue. A la Galerie des Arts Eveleigh, Brandtner et Webber nous présentaient leurs dernières productions. Nous reviendrons prochainement sur ces deux expositions pour établir un parallèle.

Et maintenant, puisque ce sera bientôt Noël. Il paraît que l'on songe davantage à la peinture: Témoin de cette multiplicité d'expositions dont le but est d'inciter les amateurs à offrir comme cadeau des fêtes ainsi qu'on en a pris l'habitude pour le livre, une toile. Cependant il ne faut pas croire qu'on vous offre que des laissés-pour-compte. Ainsi la direction du Dominion Gallery a réuni un groupe imposant de peintures, gravures, dessins à la portée de toutes les bourses.

L'exposition comprend quelques peintures de vieux maîtres et de peintres étrangers. Mais comme il se doit ce sont surtout les peintres de chez nous qui sont en évidence. Edwin Holgate, M. Fainmel Eric et Bonin affichent une façon personnelle d'aborder le nu. Ici on ne s'est pas concerté.

Avec "Near Amiens" Edwin Holgate nous livre un attachant mémoire de la guerre 1914-18 et qui contrebalance la crudité de son nu. Des Paysages: John Lyman et Goodridge Roberts dont on connaît la constance. Surrey ce délicat, Louis Gadbois dont les plans réfléchis s'apparentent à ses natures-mortes, Emily Carr et ses totems, J. S. Walsh, et les marines de Lismer qui sont faites de filins de plus en plus enchevêtrés.

Avec des scènes en relief André Bieler caresse les objets dont il entoure des personnages qu'on dirait moulés. A remarquer des scènes divertissantes de Peggy Nicole qui ont beaucoup d'allure et dont certaines tournent à la charge. Bref le choix est des plus variés. Si

bien des œuvres ne sont pas en montre c'est qu'il y a quelques deux cent artistes au catalogue.

De son côté La Galerie de l'Art français réunit des œuvres de Henri Masson, Marc-Aurèle Fortin, Jean-Paul Lemieux Langlois et Agnès Lefort, etc., Là aussi des reproductions de qualité de chefs-d'œuvre attirent le public.

Et, peut-être le bouquet, une exposition de céramique de la "Maîtrise d'Art". Vases, coupes et vaisselle d'une belle simplicité de lignes ou l'action du feu seconde l'habileté de l'artiste pour produire ces inflorescences ignées du plus curieux effet. Lucien Parizeau décore ce petit coin qu'il appelle "Au diable vert" de peintures de Borduas, Daudelin et Jori Smith et il vous invite de cette façon désinvolte: Si vous aimez les belles choses et qu'il vous reste un peu d'argent après la visite du fisc, nous avons le vif plaisir de vous inviter "Au diable vert" où nous essaierons de vous vendre des livres, des objets d'art pour enseigner vos jours de pluie et nous permettre de payer nos frais généraux. Même si vous ne succombez pas à la tentation de nous acheter quelque chose, vous ne regretterez pas votre visite: nos employés sont tout à fait charmants et admirablement stylés. Certains d'entre eux ont une expérience qui remonte déjà à deux ou trois semaines." Parmi les surprises que Parizeau nous ménage, mentionnons de futures expositions de peinture qui comprendront des œuvres d'André Masson, Mané Kantz Hélon, etc.

De plus à la Galerie des Arts une exposition féminine qui pourrait s'intituler "Portraits et paysages" avec Prudence Heward au talent varié Ethel Seath, Anne Savage qui paraît subir l'influence de Jackson et Lilian Newton. Avec ces commentaires nous soulignons l'effort artistique de nos diverses galeries, en nous étendant quelque peu sur quelques œuvres significatives.

Il y en a pour tous les goûts. Et toutes ces démonstrations prouvent facilement que Montréal est vraiment le lieu artistique par excellence de notre pays.

Charles DOYON

À L'AFFICHE

MONTREAL

CAPITOL: "San Diego I Love You" — "Hi Beautiful"
IMPERIAL: "Gypsy Wild Cat" — "Hail the Conquering Hero"
LOEW'S: "Kismet", 2e semaine.
ORPHEUM: "Une Femme veut un enfant"
PALACE: "Bride by Mistake"
PRINCESS: "Marine Raiders" — "Goin to Town"
SAINT-DENIS: "L'Equipage" — "Menaces"
ELECTRA: Jusqu'à vendredi: "Jungle Cavalcade" — "Are these our Parents" — "Riding the Wind"; sam. à mar.: "Men of the Timber Lands" — "Charlie Chan and the Chinese Cat" — "Raiders of Sunset Pass"

QUEBEC

CANADIEN: "Le Jour se Lève" — "La Tour de Nesle"
CINEMA DE PARIS: "Poli de Carotte" — "L'Ecole des Auteurs"
SHERBROOKE
CINEMA DE PARIS: "Les Otages" — "Ademal Aviateur"
TROIS-RIVIERES
CINEMA DE PARIS: "L'Embuscade" — "La Glu"

Saint-Denis

"L'Equipage"

C'étaient des aviateurs: ils formaient une équipe magnifique. Ils étaient mieux que des frères... Mais un jour une femme surgit entre eux!

Voilà en quelques mots le résumé du thème que développe en de belles images le film "L'Equipage" qui prendra l'affiche samedi au Saint-Denis. La reprise de ce film arrive à un moment où les dépêches chaque jour racontent les exploits des héros de notre aviation. Parfois quelques nous obtenons la vedette mais en fait l'hommage est rendu à des équipages qui s'offrent en renfenseurs valeureux de la civilisation.

Le film "L'Equipage" qui réunit Jean-Pierre Aumont, Jean Murat, Annabella, Charles Vanel, Suzanne Desprès se déroule dans le décor de la première guerre mais ce n'est là qu'un détail puisque les mêmes principes d'honneur, de courage et de confiance en la guerre commune animent des jeunes gens qui ont fait le sacrifice de leur vie. Des héros, sans doute mais des hommes aussi. C'est ce que le film a voulu montrer car "L'Equipage" n'est pas strictement un film de guerre. L'amour y tient le premier plan et l'on verra comment une femme aimée peut parfois inconsciemment ruiner le résultat des plus beaux dévouements. En un mot un film de qualité qu'il faut voir ou revoir.

Le second film à l'affiche sera "Menaces", avec Eric von Stroheim, la belle Mireille Balin et John Lodge. Un film d'aventures et d'action bien fait pour plaire aux amateurs d'inédit.

Capitol

"San Diego I Love You"

"San Diego I Love You" sera à l'affiche du cinéma Capitol vendredi. Louise Alibritton et Jon Hall en sont les vedettes. C'est un San Diego en guerre, que nous verrons ici, une ville de mouvement, où l'intrigue fleurit ainsi que l'amour. Le scénario est basé sur une nouvelle de Ruth McKenny qui nous donna "My Sister Ellen". C'est donc que l'on peut s'attendre à un excellent spectacle. Cette comédie fut bien reçue partout.

Un film supplémentaire et des sujets courts compléteront le programme bien balancé du Capitol.

SINIERE BOURGEOISE.

"Après avoir fini mon IIIème tome du nouveau traité de la cuisine, déclare l'auteur dans sa préface, je ne comptais plus écrire sur cette matière... Je me suis servi de mets simples bons et nouveaux, dont j'ai fait des explications intelligibles et à portée d'être entendues de ceux mêmes qui ne le savent pas. Pour ceux qui voudront une science plus étendue sur cette matière, j'ai mis simplement les noms de tous les changements que l'on peut faire; l'explication se trouvera dans mes trois tomes précédents (Nouveau Traité de la Cuisine, Paris, Michel-Etienne David, 1759 (2 vol.) et la Nouvelle Cuisine, Paris, David père, 1742.)" Louis P. DE GOUY (A suivre)

Orpheum

"Une femme veut un enfant"

"Une femme veut un enfant", tel est le film qui prendra l'affiche vendredi à l'Orpheum. Ce film est la version française de "The Lady in the Willing". Maïlene Dietrich et Fred MacMurray sont les vedettes de cette comédie. C'est en tournant ce film drôle que Mile Dietrich s'est brisée une jambe au cours d'une scène mouvementée. En voulant protéger la vie d'un bébé qu'elle tenait dans ses bras, l'actrice se blessa en trébuchant sur un jouet dans une pouponnière. Dans "Une Femme veut un enfant", Mile Dietrich joue le rôle d'une actrice évaporée, qui a la manie de courir les enfants pour les adopter. Elle marie un médecin (Fred MacMurray), spécialiste des enfans, afin de se sauver d'un embarras et pour garder un enfant légalement.

Cette comédie a fait rire tous les cinéphiles qui l'ont vue et nul doute qu'elle sera un succès à Montréal.

Des sujets courts du plus grand intérêt compléteront le programme du Palace.

Loew's

"Kismet" 2e semaine

Le film "Kismet" demeurera à l'affiche vendredi au cinéma Loew's. La célèbre pièce d'Edward Knoblock, "Kismet", a été adaptée à l'écran par la Metro-Goldwin-Mayer. Cette production en couleurs met en vedette Ronald Colman, Mariene Dietrich et James Craig. La distribution comprend en outre Edward Arnold, Hugh Herbert, Florence Yates, Harry Davenport et Hobart Cavanaugh.

Princess

"Marine Raiders"

La guerre et l'amour sont deux thèmes que l'on a habilement fondus dans "Marine Raiders" que l'on verra vendredi au cinéma Princess. Pat O'Brien, Robert Ryan et Ruth Hussey sont les étoiles de cette pellicule. Les deux hommes représentent deux frères qui sont officiers dans le corps des fusiliers marins, tandis que Mile Hussey est lieutenant dans le Corps auxiliaire aérien d'Australie. Une rivalité s'établit entre les deux frères au sujet de cette femme, rivalité qui comporte le transfert d'un des deux frères par l'autre qui est son supérieur. Le film est des plus réalistes surtout dans les scènes de combat dans le Pacifique. Le second film au programme sera "Goin to Town" avec les étoiles radiophoniques Lum et Abne. C'est l'histoire d'une petite ville financièrement compromise et que les deux comédiens renflouent grâce à leur habileté.

Palace

"Bride By Mistake"

"Bride By Mistake" prendra l'affiche vendredi au cinéma Palace. Voici un film romantique d'un ton léger qui met en vedette la belle Laraine Day et Alan Marshall.

Advertisement for National Trust Company Limited featuring an owl logo with the text 'C'EST UNE SAGE PRECAUTION' and details about estate planning services.

Advertisement for National Trust Company Limited, 225 West, Rue St-Jacques, MA. 9431, listing services as Executeurs, Fiduciaires, and Agents Financiers.

Legal notice regarding a divorce proceeding involving Joseph Henry Veaudry and the Province of Québec.

Legal notice regarding a divorce proceeding involving William Bernard McCarrick and the Province of Québec.

Advertisement for certain repairs that cannot be delayed, featuring an illustration of a house and a person.

Advertisement for La Banque Royale du Canada, highlighting services for personal use, such as loans and mortgages, and providing contact information for branches.

Advertisement for Le Vrai Chez-Soi Hotel St-Regis, 392, Rue Sherbourne, RA. 4135 Toronto.

Le Ballet russe n'est pas mort

Cette admirable Mia Slavenska

Le ballet russe n'est pas mort. Il a subi bien des éclipses dues à des retraites prématurées, comme celle de Nijinsky, ou des décès irrémédiables, comme celui de Michel Fokine, ou des accidents, comme l'intermède de Serge Lifar. Il passe par des périodes creuses où les anciens n'ont pas encore trouvé de dignes remplaçants. Mais il finit toujours par renaître sous une forme ou sous une autre. Une de ses dernières manifestations se trouve dans la troupe de Mia Slavenska.

Le propre du ballet russe est sa haute tenue artistique, son ensemble atteignant presque à la perfection, son originalité dans le choix des sujets et ses interprétations. Point n'est besoin pour un ballet russe de se composer d'authentiques moscovites. Dans ses temps les plus slaves, on trouvait de tout dans ses rangs: des Tartares, des Espagnols, des Américains. Mais il y avait un caractère commun à ces éléments disparates: la science parfaite de la chorégraphie et surtout un art qui, dans certains cas, sut atteindre au sublime.

Mia Slavenska est dans la tradition la plus rare, ne serait-ce que par la simplicité qui caractérise le fond et la forme de ses interprétations.

Je tiens à signaler le choix particulièrement heureux des numéros du programme. Deux pièces de résistance, ni trop longues, ni trop courtes, assez connues, pour permettre les comparaisons, sans pourtant trop l'être: Variations, de César Frank, et l'immortel ballet de Coppélia, de Delibes. Puis, une série de divertissements, qui permettent d'apprécier tous les genres et les artistes dans leurs interprétations personnelles.

A beaucoup d'égards, ce programme est un programme-type, que l'on ne saurait trop approuver. Du reste, les différents morceaux figurant aux divertissements étaient fort intelligemment choisis. Ils étaient faciles tout en étant charmants et ils ont fait grande impression sur le public.

Comme artiste, Mia Slavenska se place certainement au rang des premières. Elle est non seulement jolie, mais bien faite, parfaitement équilibrée, ce qui est très utile pour pouvoir exécuter avec ce que j'appellerais "symétrie". Cela lui donne une souplesse, une facilité de mouvements qui permettent de rendre à son maximum les différentes figures chorégraphiques des œuvres exécutées.

Il n'y a pas chez elle d'effets recherchés, qui, si souvent gênent une excellente danseuse. Elle domine par le naturel, qui se retrouve dans la chorégraphie et les costumes, quand elle fait elle-même sa chorégraphie ou choisit le vêtement. Pas trop de tutus, ce qui est un soulagement pour tous, excepté peut-être pour les vieux messieurs qui ne se décident pas à devenir vieux. Les costumes de Variations étaient parfaits dans leur genre, d'une grande simplicité, sans pour cela tomber dans l'exagération. La chorégraphie, également due à Mia Slavenska était des plus intéressantes et a permis à la troupe — à l'exception de Joseph Harris qui ne figurait pas au numéro — de donner la mesure de son talent.

Dans Coppélia, que beaucoup préfèrent à Variations, question de formation artistique, l'interprétation a été superbe. J'ai noté tout particulièrement celle de Norma Vaslavina dans la Prière. Cette danseuse est réellement une grande artiste.

Les divertissements commencèrent par Salomé, de Glazounov. Si Mia Slavenska n'avait pas déjà montré au cours des numéros précédents ses capacités remarquables, on aurait pu la découvrir, rien que dans l'interprétation de ce poème symphonique d'une interprétation très délicate.

Nous avons vu mille et une Salomé. L'interprétation peut varier à l'infini. Mais la seule interprétation possible est confinée à quelques rares versions. Sans cela, on tombe dans l'artificiel, le tam-tam, le faux effet, le ratage, plus ou moins sensationnel. Je craignais un peu le forcé. Au contraire, j'ai vu une interprétation magnifique, sous des lumières parfaites, avec un art atteignant au poignant à certains moments. Il y avait quelque chose d'Aubrey Beardsley dans les décors, le costume, l'éclairage et même le geste. L'exécution eut ravi l'auteur du drame, Oscar Wilde, car elle suivait avec subtilité les nuances indiquées par l'auteur dans son livre.

Quelques mots encore sur la Danse, d'Auber, avec Joseph Harris, un danseur d'avenir; le Vol du Bourdon, avec la Vaslavina; les Esquisses balkaniques, où toute la troupe a passé à tour de rôle et enfin la Ballade américaine, où Thimar a particulièrement bien donné.

Le pianiste solo qui jouait dans Variations avait un beau doigté et l'orchestre s'est montré à la hauteur.

Décidément, le ballet russe n'est pas mort!

A. R. BOWMAN

Brévités bibliographiques

Par Henri de Kérillis, dans le numéro du 25 novembre dernier, où le député de la Seine s'est demandé pourquoi il faut avoir une quatrième République en France, pendant la troisième se prête à toutes les transformations et à toutes les révisions imaginables, fut suivi d'une note de la rédaction à l'effet que l'article ne représentait pas l'opinion de la direction de P.L.V. Cette note a paru sans qu'on ait préalablement demandé la permission de l'auteur de l'article. Au-dessus, le principal collaborateur de cet excellent journal new-yorkais a donné sa démission.

The Protestant (New-York). — Le dernier numéro de cette revue de pensée protestante est particulièrement riche en matière politique. Le principal article "La Chine peut-elle s'unir pour sa Victoire?" est de la plume de Spencer Kennard, professeur d'histoire à l'Université de la Chine occidentale, où l'auteur déclare que c'est ici que se trouvent les traits de la Chine. Parmi les autres articles qui composent le numéro de janvier notons "La Démocratie arrive aux Pays balkaniques" d'Alexandre Rizov, "Qu'est-ce que le 'Reader's Digest'?" d'Hélène Miller, "Il faut détruire le Fascisme espagnol", de James J. Freeman, "L'Anti-Sémitisme à Philadelphie", de Ben Richardson et "La Pulsance de la Russie soviétique", de notre ancien collaborateur Boris Skomorovsky.

La République Française (New-York). — Le sommaire du numéro de décembre est extrêmement intéressant. Les articles de Jean-Albert Bédé, professeur à Columbia University, de Mme S. Grinberg-Vinaver, chargée de cours à la Faculté de Droit de l'École Libre des Hautes Etudes, de M. Albert Guérard, professeur à Stanford University et l'un des critiques les plus avisés et les plus érudits de notre pays, de Boris Mirkin-Guetzévitch, directeur de la revue, de John U. Nef, professeur à l'Université de Chicago, de Paul Rivet, directeur du Musée de l'Homme à Paris, de Robert de Saint-Jean, directeur de l'Agence de Presse française aux Etats-Unis, d'Alfred Stern, professeur à l'Institut des Hautes Etudes de Belgique et de René Taupin, professeur à Hunter College, montrent la haute tenue et le grand intérêt de cette revue, qui rencontre l'adhésion générale et enthousiaste des amis de la France, mère des révolutions et patrie de la démocratie par excellence.

Tricolor (New-York). — Cette revue française en langue anglaise, superbement imprimée sur beau papier, poursuit sa tâche de former le lien entre la France et les Etats-Unis. Il faut signaler dans le dernier numéro "Le Culte de la Liberté" de Georges Duhamel (reproduit dans Pour la Victoire du 2 décembre), "Qu'advient-il prochainement en France?" de Georges Bernard Shaw, "L'Invasion de l'Europe occidentale", du colonel Conrad H. Lanza, "D'Armistice à Armistice", novembre 1918, novembre 1944", de Bart Keith Winer, "Wendell Willkie, citoyen du Monde", de Francis Brown, "Le bon Samaritain U.S.A.", de A.-W. Zelomek (autrefois on nous appelait en Europe "Mater Dollars"), "Les trois Temptations d'un Romancier", d'Arthur Koester et "les Modes de Paris, style Libération", de Gertrude Bailey. Ne pas oublier la chronique politique amusante "Les Mensonges du Mols", d'Edward Noyes.

Maximilien RUDWIN

ST-DENIS
ANNABELLA JEAN MURAT J.-P. AUMONT VAN EL
LEQUIPAGE
MIRABELLE DALIN JOHN LODER
MENACES

Les Amis de l'Art
DEMANDER A LOUER UN LOCAL BUREAU OU LOGEMENT
Comprenant une grande pièce, trois petites et un vestiaire. Rez-de-chaussée ou premier étage, situé dans le quartier compris entre les rues Peel et Saint-Denis, Mont-Royal et Dorchester. Faute de quel, l'Association se verra dans l'obligation de suspendre indéfiniment ses activités.

L'EQUIPE dans FANNY AVEC LE SOURIRE

Le théâtre de Pagnol a une qualité qui fait oublier tous ses défauts et, même, ses autres qualités: il est profondément, intensément humain. L'auteur a infiniment d'esprit et il a prouvé, avec Topaze, quel art il savait mettre dans une comédie assez froidement intellectuelle. Mais il était trop habile pour ne pas bienoté mesurer tout le parti qu'il y avait à tirer des sentiments et, depuis, il en a joué en maître. Le spectateur qui assiste à Marius ou à Fanny ne songe pas tout de suite à dire: "Que Pagnol est habile!" ou "Qu'il a d'esprit!" Ce qu'on entend sur toutes les lèvres, ce sont ces mots: "Comme c'est humain!"

Et c'est vrai: comme c'est humain! Pagnol a eu ce génie de rendre leur place aux sentiments à une époque où les auteurs feignaient d'en avoir honte, pour se conformer à la mode. Ses pièces y gagnent une force singulière: elles peuvent amuser sans rien perdre de leur puissance dramatique et les rudiments du dialogue sont admises d'emblée à la faveur de l'atmosphère chaleureuse qui se crée dès les premières scènes.

On pourra ensuite reprocher à Pagnol de nous présenter des personnages tout d'une pièce, de manquer de subtilité, de multiplier les hors-d'œuvre, les morceaux de bravoure non indispensables à l'action... Il reste que le théâtre de Pagnol sait nous prendre comme sont impuissantes à le faire les pièces de la plupart des auteurs contemporains. Et les œuvres de Pagnol supportent d'être revues. Déjà, on en avait une preuve dans le succès inépuisable des films qui en ont été tirés. Mais ceux qui ont vu la troupe de l'Equipe dans Marius lors des deux séries de représentations, au printemps dernier et cet automne, l'ont constaté avec plus de force peut-être. Pour ma part, mon plaisir, loin d'être diminué par le fait de revoir à si peu d'intervalle la même pièce, en était au contraire accru. Les personnages prenaient un relief plus accusé, et je comprenais mieux que l'auteur eût appelé cette pièce Marius, alors que le rôle-titre semble plutôt effacé aux côtés des portraits hauts en couleurs de César et de Panisse.

Quand on a goûté Marius, on ne peut ne pas être conquis par Fanny. Si cette seconde pièce est dépourvue de cet élément de rêve, de mystère, que représentait la grande épie de Marius de parcourir les mers, d'aller vers les pays inconnus, elle a par contre une force plus ramassée, un intérêt plus dense; les sentiments y prennent soudain plus de noblesse par le fait du petit enfant dont Fanny attend la naissance, puis auquel Panisse s'attache de toute sa puissance d'aimer. C'est ce petit qui, bien qu'on ne le voit à aucun moment, devient le personnage central du drame. En fait, c'est à partir du moment où Fanny révèle l'existence en elle de cette vie fragile, que le drame commence pour de bon. Toute la partie de la pièce qui vient avant, malgré son intérêt, pourrait être supprimée sans rien enlever à ce drame. Ce petit enfant qui vient change tout. Panisse n'est plus ridicule; il est grand de toute la grandeur de son amour. César et Fanny laisseront partir Marius sans rien tenter pour le retenir, quand sa présence pourrait être préjudiciable au petit. Toutes les vies ont reçu une orientation nouvelle. Et cela, Pagnol le fait admirablement sentir.

Et cela, les comédiens de l'Equipe l'ont admirablement rendu.

Tous les rôles importants sont remplis avec tant de talent et de conscience artistique qu'il est difficile d'indiquer une préférence sans crainte d'être injuste. Cependant, comme Marius est en quelque sorte la

pièce de César, en ce sens que c'est l'interprète de ce rôle qui a le plus à faire et qui se met davantage en vedette, Fanny est bien la pièce de Panisse. Et il est remarquable que ce rôle écrasant d'un homme mûr, à la fois grotesque et attendrissant, soit tenu avec autant de force et de pénétration par un interprète aussi jeune que Roland Chenail. C'est là une composition inoubliable dont il est impossible de ne pas souligner tout le mérite.

L'exquise sensibilité de Janine Sutto s'affirme une fois de plus, avec des accents peut-être plus profonds encore que dans Marius. Le douloureux dilemme où se trouve placée la jeune femme est exprimé ici de façon poignante.

Si le César d'Óvila Légaré a moins à faire dans cette seconde pièce que dans la première, il ne s'en acquitte pas avec moins de conscience et de perfection. Nous avons affaire à un acteur probe et doué, qui se donne entièrement au rôle qui lui est confié. Une fois de plus, il justifie d'admirable façon le choix du directeur de l'Equipe.

Le personnage de Marius nous apparaît appauvri, diminué, lorsqu'il a perdu la hantise de la mer et des horizons lointains. Ce n'est plus qu'un pauvre gars qui était fait pour jouir tranquillement du bonheur qu'on lui préparait à demeure et qui a perdu tout ça pour une aventure dont il est vite dégoûté. Dans la scène du renoncement et du départ, cependant, il nous apparaît assez pathétique. Pierre Dagenais, dans le seul acte où il joue, s'est montré cette fois encore un artiste intelligent et raffiné, possédant au plus haut point le sens des nuances. Il nous a bien fait sentir toute la détresse du jeune homme qui a perdu à la fois son rêve et son amour.

Camille Ducharme, qui tient avec beaucoup de finesse le rôle de M. Brun, est celui peut-être de tous les interprètes qui a su le mieux se dégager de l'imitation du modèle cinématographique, imitation à laquelle tous semblent s'être plus ou moins involontairement laissés entraîner. Composition originale et savoureuse.

Rose Rey-Duzil est excellente en Honorine. En Claudine, Nini Durand a le mérite d'une composition réussie dans un rôle ingrat.

L'Escartefigue de Noël Gauvain est conventionnel, mais amusant. De même le facteur de Marc Audet, qui nous a déjà prouvé quel excellent comique il est. Robert Gadouas, qui ne peut évidemment trouver dans chaque pièce un rôle en or comme dans Tessa, communique à son Chicoine de la nonchalance et de l'espérillerie. Enfin, dans un rôle de faux-Marseillais gesticulant et déclamatoire, Bernard Parent gesticule et déclame peut-être un peu plus qu'il ne serait nécessaire.

Les décors de Pelletier — il y en a quatre cette fois — sont des mieux réussis. Le magasin de Panisse a été particulièrement remarqué. Les décors de Pelletier n'ont pas que de la couleur et de la perspective: ils ont de l'atmosphère. Les costumes de Laure Cabana sont tout à fait dans la note. Nous sommes vraiment en présence d'une équipe où les efforts de tous et de chacun concourent au succès général.

Le succès de Fanny après le succès de Marius — double succès: succès d'assistance aussi bien que succès artistique — donne entièrement raison à Pierre Dagenais du choix qu'il a fait de ces deux pièces pour ses derniers spectacles. Pagnol nous prouve qu'une œuvre de belle qualité peut connaître une grande popularité, si elle possède les éléments nécessaires et s'adresse au cœur aussi bien qu'à l'esprit.

Emile-Charles HAMEL

À L'ARCADE

Début remarqué de Mlle Anette Leclerc dans "Chifferton" d'André Birabeau

Mlle Antoinette Giroux et M. Marcel Chabrier en vedette dans "Le Bonheur" d'Albert Guinon

C'est une bien jolie pièce que "Chifferton" d'André Birabeau. Cet auteur a de l'élégance et de la finesse, sans cependant manquer de vigueur, et il le prouve en transformant brusquement en un drame aux épisodes âpres, au dialogue dru et parfois cruel, ce qui semblait d'abord une aimable comédie de bonne compagnie. Il convient de dire que, dans les deux genres, l'auteur se sent tout aussi à son aise.

Le très élégant Denis Larcay, beau et jeune encore, a trop de séduction pour que la jeune et charmante Jeannine de Paleyrac le voit sans que son cœur batte plus vite et plus fort... Mais endormir pour une opération d'urgence, Larcay laissera échapper un secret qui pesera lourd ensuite sur la vie de ces deux êtres. Il faut de l'adresse et du tact à Birabeau pour dénouer avec art une situation aussi délicate; il le fait à la satisfaction générale.

Le choix de "Chifferton" comme pièce de début — à Montréal — pour Mlle Anette Leclerc, était heureux. Dans le rôle de Jeannine, cette jeune comédienne de Québec s'est imposée à l'attention du public et de la critique. Beauté, naturel dans le jeu, fougue dans l'expression de la passion, voix chaude et prenante, Mlle Leclerc a décemment tous les éléments de succès que l'on puisse souhaiter au théâtre. Voilà une personnalité attachante, un talent plein de promesses. France-Film nous a révélé plusieurs jeunes artistes qui aujourd'hui brillent au premier rang; Mlle Leclerc est une autre révélation, de beaucoup de charme, et nous espérons la revoir à l'Arcade dès janvier.

Dans le rôle de Larcay, M. Carmel Journet a été excellent. C'est là une de ses meilleures interprétations pour cette saison. Il s'y montre capable d'un jeu délicat et nuancé, et sa façon de tenir le rôle sert admirablement la pièce.

On a dit que M. Henri Letondal avait fait de son mieux dans le rôle du père de Jeannine — enfin, de celui que l'on croit son père... Il est certain que M. Letondal est plus à son aise dans les rôles auxquels il peut apporter plus de fantaisie; mais il demeure qu'il fait toujours preuve d'un solide métier.

Roger Garceau n'avait pas, non plus, un rôle bien propre à mettre en valeur ses dons brillants et, quant aux autres interprètes, leurs emplois sont plus effacés encore. Signalons cependant le beau travail de Mme Jeanne Demons et de M. Denis Drouin, qui revenait à l'Arcade après une longue absence.

Voilà qu'avec cette semaine de spectacle s'achève la première partie de la sixième saison de comédie de l'Arcade... Déjà! Comme les semaines s'ajoutent vite aux semaines, et comme les spectacles ont tôt succédé aux spectacles! Mais le public ne doit pas être trop égoïste. Il

faut songer à l'effort magnifique qu'a fourni l'équipe de l'Arcade depuis septembre dernier. Songeons un peu à ce que cela représente, treize représentations par semaine, avec seulement la nuit pour répéter la pièce qui prendra l'affiche le vendredi soir suivant! Certains comédiens n'ont été absents de la distribution que trois ou quatre fois en treize semaines... Et pour le mettre en scène, le directeur artistique, le régisseur, le peintre de décors, jamais de congé! Une relâche de trois semaines est, pour tous ceux-là, la bienvenue.

La pièce choisie pour ce dernier spectacle de 1944 — "Le Bonheur" d'Albert Guinon — ne peut manquer de laisser la meilleure impression aux amateurs de théâtre. Voilà une œuvre solide, bien construite, écrite avec soin par un auteur consciencieux et exigeant envers lui-même. On s'explique en la voyant la belle carrière qu'elle a connue à Paris.

"Le bonheur est un équilibre: on risquerait de renverser cet équilibre si on remuait trop le bonheur. Il se méfie de la passion et il se met volontiers à l'abri dans la médiocrité, pourvu que celle-ci soit confortable."

C'est là l'idée qu'expose Albert Guinon, et c'est en de larges traits d'observation humaine qu'il développe son thème.

Une excellente distribution défend de façon brillante cette pièce bien faite.

M. Marcel Chabrier, qui avait eu cette saison deux rôles de plus dramatiques, prouve ici, dans l'emploi d'Adrien Dubois-Nantel, qu'il est un fin comédien, aux facultés de renouvellement toujours étonnantes.

Mlle Antoinette Giroux, en Colette, joue avec une intelligence et une sobriété qui ne font que mieux valoir sa sensibilité et ses élans. Il serait superflu d'insister sur l'élégance de cette artiste; ses admirateurs savent quel charme elle communique à chacun de ses rôles.

M. Henri Letondal trouve cette semaine un rôle qui est davantage dans ses cordes, aussi donne-t-il une excellente composition de M. Liverdun, ce singulier papa qui se désole de ce que le mariage de son fils le prive d'un compagnon de plaisir.

Roger Garceau n'a cette fois encore qu'un petit rôle, mais sa silhouette est bien campée. Jean-Paul Kingsley tient honnêtement l'emploi de Liverdun fils. Mme Elisa Gareau et M. Willie Fréchette s'acquittent également avec conscience des petits rôles qui leur échoient.

Il reste à féliciter M. Emile Bouffard de son excellent travail de mise en scène. L'unique décor est fort bien monté.

Bonnes vacances à la vaillante troupe de l'Arcade!

E.-Ch. H.

Un drame au théâtre

Les drames ne se passent pas uniquement sur la scène, il arrive parfois qu'il s'en joue de terribles dans la salle.

Ainsi, la première de "Fanny avec l'Equipe" fut marquée d'un incident particulièrement dramatique.

Au deuxième acte, Panisse brandit un revolver en menaçant César. Le coup qui partit ce soir-là, non seulement décrocha le scaphandre, ainsi qu'il est entendu dans le scénario, mais encore passa bien près de mettre un terme à l'une des jeunes carrières littéraires les plus brillantes...

Sous l'effet de la surprise, Roger Lemelin, qui se trouvait dans la salle, eut un sursaut qui le projeta avec un cri hors de son siège... Et c'est miracle s'il ne se fracassa rien en retombant!

Comme quoi, quel que soit notre talent, nous sommes tous dans la main de Dieu qui régit nos destinées!

L'âne et la danse

Voici ce qu'écrivait l'Action Catholique, le 11 décembre 1944, à propos du récital Mia Slavenska à Québec:

La danse n'est pas faite uniquement pour offrir aux yeux la jouissance de la beauté charnelle et musculaire. Ce serait, en effet, idiot de se donner tant de mal dans le seul but d'exposer une architecture humaine sans défaut. Les Américains ont depuis longtemps résolu la question avec les "model girls" et même les "pin-up girls". Non, il faut voir une constante et réelle humilité de la personne devant le Créateur. C'est d'ailleurs pourquoi cet art, en dépit de toutes les déviations qu'on lui a infligées, reste si profondément ancré dans la faveur populaire: il répond au besoin naturel de l'homme de soumettre son corps à une sorte de prière intégrale à l'adresse de l'Être suprême.

Evidemment, prendre Thimar pour David dansant devant l'Arche et Slavenska et ses compagnes, pour les vestales de je ne sais quel

christianisme de poésie au goût de 1830, serait ridicule. Mais, ce serait un recul, voire même une absence de civilisation que de demeurer aveugle devant l'incomparable grâce de la chorégraphie, envisagée comme manifestation sublimante d'un physique impeccable et discipliné, habité par une intelligence et un cœur bien vivants. Ainsi, même dans "Salomé", pièce où la souplesse de l'ossature et l'ardeur des sens s'acharnent à s'écarter avec toujours plus de violence, il y a comme l'aveu du trouble provoqué dans la conscience par une voix intérieure et souveraine que l'artiste tente d'étouffer dans le mouvement et l'excitation sensuelle... sans commentaires!...

Décadence des lettres

Que se passe-t-il en Laurentie?... Le Cercle Universitaire, dont le nom seul vaut un programme, invite comme conférencier Roger Lemelin, qui se vante de ne pouvoir produire aucun de ces papiers parcheminés et contresignés que distribuent nos Universités et dont l'importance sociale est des plus considérables?... Admettrait-on, enfin, que les lettres de crétion du talent sont les seules qui valent la peine d'être retenues? Que ce serait beau!

Citons ce passage de la conférence de Lemelin. Le conservateur de la bibliothèque de la Législature provinciale, à qui notre auteur demandait Madame Bovary, répondait: "Je regrette, mon ami. Mais vous n'avez pas fait votre cours classique. Faites votre philosophie surtout. Vous ne pourrez lire des choses aussi sérieuses d'ici ce temps. Il y a tant d'autres livres: Comment se faire aimer. Ce que toute fiancée devrait savoir, et Jules Verne. Quant à la Bible, attendez d'avoir vos vingt-cinq ans! Avez-vous un directeur de conscience? Vous avez peut-être un vicaire de votre paroisse? Allez lui demander conseil. A moins d'obtenir son autorisation, vous ne pourrez obtenir de moi ni Madame Bovary ni les Demi-Civilisés. Dans nos collèges, on parle de "culture intégrale"!"...

MUSIQUE de CHAMBRE

La Société des Festivals de Montréal présente sa cinquième saison de concerts de musique de chambre. Le Quatuor à Cordes McGill, déjà si avantageusement connu des amateurs de musique de chambre, donnera trois concerts. A cette série, la Société des Festivals est heureuse d'ajouter un concert donné par l'Ensemble Salzedo qui paraîtra pour la première fois devant le public montréalais. Ces concerts auront lieu à l'hôtel Windsor.

Le 2 mars, Douglas Clarke, doyen du Conservatoire de Musique McGill, jouera la partie de piano du Quintette de Elgar. Les œuvres que l'on entendra par la suite seront, entre autres, Le Prélude et Fugue de Glazounov, le quatuor de César Franck, le quatuor de Haydn en sol mineur, le quatuor de Borodine. Les programmes de chaque concert paraîtront en temps et lieu. Le premier concert aura lieu le vendredi, 10 janvier, au Salon Prince de Galles, hôtel Windsor. Pour tous renseignements, s'adresser au bureau 14, hôtel Windsor, téléphone: Bélair 2238.

MADAME VEUT UN ENFANT
ORPHEUM

SAN DIEGO I LOVE YOU
HI BEAUTIFUL
CAPITOL

MARSHAL DAY
BRIDE BY MISTAKE
PALACE

MARINE RAIDERS
PAT ROBERT
O'BRIEN-RYAN
RUTH HUSSEY

RONALD COLMAN
KISMET!
MARLENE DITRICH
JAMES EDWARD CRAIG ARNOLD
LOEWS Second Week

PROGRÈS RAPIDE DU BILINGUISME

En dépit des campagnes ultranationalistes, notre jeunesse se porte de plus en plus vers l'étude de la langue anglaise. — Le bon sens et le sens pratique l'emportent.

Bien que l'on ait défendu aux petits catholiques, sous peine de péché mortel et de damnation éternelle, de fréquenter les écoles protestantes ou neutres pour apprendre la langue anglaise, on a observé, en ces cinq ou six dernières années, une ruée d'une partie de notre jeunesse vers le bilinguisme. La campagne que nous avons menée, depuis 1937, pour cette cause, a porté ses fruits.

Il y eut une génération d'étudiants, entre 1929 et 1938, qui négligea d'apprendre la langue seconde. La mode était au groulxisme: n'apprenez pas l'anglais! C'est ce qui explique que l'on vit tout à coup les professions libérales envahies par de petits bonshommes qui n'avaient pas jugé bon de se munir d'un outil indispensable au succès de leur carrière. C'est ce qui faisait dire à un vieil avocat de Québec: "On a complètement détraqué ces jeunes."

Par bonheur, la réaction contre cette sottise ne tarda pas à se produire. Les parents s'en mêlèrent. Ils exigèrent que leurs enfants fussent mieux armés pour la vie, et ils demandèrent plus d'anglais. Ceux d'entre eux qui étaient plus libérés des préjugés et qui en avaient les moyens, envoyèrent leur progéniture aux écoles où la langue seconde était mieux enseignée, voire dans des institutions protestantes.

Chose certaine, à l'heure actuelle, les écoles de langue anglaise, catholiques, protestantes ou neutres, sont forcées de refuser, faute d'espace, l'entrée chez elles de milliers de nos petits compatriotes.

Nous constatons avec joie, aujourd'hui, que la nécessité d'apprendre l'anglais est reconnue, dans tous

les milieux, par une immense majorité, même dans le clergé. C'est ainsi que nous lisons dans le Bulletin Paroissial de St-Jacques de décembre, sous la signature de M. l'abbé Julien Perrin:

"Il est nécessaire aux Canadiens français de savoir et de parler l'anglais: tout le monde, croyons-nous, est d'accord sur ce point qu'il serait oiseux de discuter."

Ainsi parle une voix autorisée. Dans le même article, M. Perrin met les catholiques en garde contre la fréquentation des écoles protestantes ou neutres de langue anglaise. Quiconque y envoie ses enfants sans la permission de l'évêque, dit-il, commet un péché mortel. Puis il nomme les écoles catholiques suivantes, qui sont de langue anglaise et ouvertes aux catholiques:

"Pour les garçons: Olier School (Cours entièrement anglais), 310 rue St-Denis.

"Edward Murphy School, 1280 rue Craig.

"D'Arcy McGee High School, 220 ouest avenue des Pins.

"Pour les filles: Our Lady of Good Counsel School, 1320 est rue Craig.

"St. Patrick's School, 1095 rue St-Alexandre.

"D'Arcy McGee High School, 3706 rue St-Famille.

"Qui osera prétendre maintenant que nos enfants ne peuvent pas apprendre rapidement l'anglais sans aller chez les protestants?"

Nous n'avons pas à nous mêler ici d'un débat théologique; nous n'aimons pas à fendre des cheveux en quatre. Nous ferons toutefois observer que ces écoles ci-dessus nommées sont tout à fait insuffisantes pour les besoins de la population.

Où bien nos écoles de langue française devront donner la part plus large à l'anglais en engageant des professeurs bilingues et en accordant plus de temps à cette langue, ou bien il faudra se résigner à voir partir pour les institutions protestantes un nombre plus grand de petits catholiques.

Au reste, il est à l'honneur des protestants de ne jamais vouloir imposer leur religion à quiconque les approche.

Paul RIVERIN

APRÈS LA CRISE

Revue de la presse anglo-canadienne

Maintenant que le Parlement canadien, à une majorité de 73 voix, a voté confiance au très honorable W. L. Mackenzie King, la presse anglaise du pays a retrouvé le calme, le sens des proportions qui caractérisent la majorité de ses membres et dont plusieurs même ne s'étaient pas départis aux jours les plus sombres de la "crise". La lecture de journaux anglais de la fin de semaine suivant le vote est édifiante à ce sujet. "L'Ottawa Evening Citizen", aux tendances politiques et économiques plus ou moins avancées, en temps normal, écrivait ce qui suit, sous la signature de son commentateur Charles Bishop, dans l'édition de samedi, 9 décembre:

"Après la démission du colonel J. L. Ralston, l'agitation (à propos de l'envoi outre-mer des recrues) prit des proportions grandissantes. Elle comptait sur des appuis bien organisés, les uns d'ordre politique, comme on l'a démontré; les autres relevant de l'émotion, d'esprit qui peut se cultiver et exploiter. Mais d'autres aussi, la plus grande partie a-t-on affirmé, provenait d'intérêts qui plaçaient la destruction politique de M. King au-dessus de toute autre considération... Au lieu de laisser se continuer l'agitation politique, le premier ministre décida d'en appeler au Parlement pour lui exposer les faits. Mais au moment de la convocation, il fallut changer de programme. Le système du volontariat avait été rendu insuffisant..."

C'est l'éditorialiste qui souligne le mot "rendu". Après avoir rappelé que les adversaires politiques du premier ministre escomptaient une coalition ayant l'honorable J. L. Ralston comme chef pour renverser le ministère, M. Bishop conclut que même sans l'aide de l'ancien ministre de la Défense Nationale, le très honorable M. King aurait conservé le pouvoir.

"Le vote de confiance a complètement dissipé de cette prétention. L'extraordinaire étendue de ce vote, une majorité de 73, et l'appui composé des libéraux, C.C.F., crédits-

tes et de quelques indépendants, tout semble indiquer que même l'opposition du colonel Ralston n'aurait amené d'autre différence qu'une majorité peut-être un peu moins considérable."

A propos du parti conservateur-progressiste, le même chroniqueur écrit:

"Comment les Conservateurs-progressistes en vinrent-ils à voter comme ils l'ont fait... l'explication la plus courante, c'est que manquant de conseillers expérimentés au moment du vote, ils devinrent soupçonneux de tout ce qui rendait plus facile la collaboration de la C.C.F. et du Crédit Social à la motion du gouvernement... Si leur est arrivé de voter de la même façon que les membres du Bloc Populaire, ils proclamèrent que c'est à cause de l'association accidentelle de gens qui s'opposent à M. King pour des motifs les plus diamétralement opposés."

L'auteur achève ses commentaires sur cette note:

"Le Parlement avait une besogne à accomplir et si l'a accomplie avec une extraordinaire fermeté. La décision n'étendra pas tout d'un coup l'agitation formidable qui fut soulevée pour fins politiques ou personnelles; mais on pense qu'elle peut grandement la neutraliser. Entre temps, quelles que soient les machinations ourdies par les intérêts qui cherchent à détruire M. King, les partisans de celui-ci affirment qu'il est encore maître de la place. Le vote de vendredi matin semble justifier cette affirmation. On professe encore la philosophie du vieux chemin de fer qui préfère la route pavée aux raccourcis inconnus à travers champs. L'expérience est encore utile."

L'Ottawa Journal, quotidien conservateur, et l'un des organes les plus acharnés à demander l'envoi des conscrits outre-mer, écrivait dans son édition de samedi, 9 décembre:

"LES CANADIENS FRANÇAIS ONT LE MIEUX PARLÉ—Maintenant qu'est clos au Parlement ce débat sur la question des renforts, il est, à notre sens, une chose qu'il faut dire. C'est que de leur point de vue, plusieurs députés canadiens-français ont parlé mieux, et plus logiquement, que leurs collègues de langue anglaise. Le Hansard contient toute l'histoire. "Les députés canadiens-français,

ou la plupart d'entre eux, faisaient fausse route. Cela n'aurait pas le fait que — partant de leurs propres prémisses — ils ont discuté avec logique, avec grande adresse et mesure, qu'ils ont exposé leurs opinions toujours sur le plus haut plan de pensée et qu'ils ont évité les attaques personnelles. M. CARR-SAUNDERS, avec sa modération et son parfait contrôle, avec aussi sa claire intelligence de la façon de penser anglo-canadienne, a été dans la meilleure tradition du Parlement."

"Pourquoi est-ce, nous nous le demandons, que ces députés du Québec parlent tellement mieux, plus clairement et avec plus de mesure que leurs compatriotes anglophones? Nous entendons parfois dire que l'instruction publique dans le Québec est meilleure, qu'elle porte trop d'attention à l'académique et à la dialectique, qu'elle néglige la pratique et la scientifique. L'accusation peut être fondée; mais ne serait-il pas vrai aussi que nous, Canadiens de langue anglaise, nous pourrions bien nous tromper, nous aussi, du côté du pratique, que dans notre recherche du scientifique, du matériel et du commercial, nous négligions un peu trop la formation intellectuelle en elle-même — et cela comprend aussi le bon usage de la langue qu'on parle?"

"Quiconque s'intéresse au sujet étudiera avec avantage le rapport des débats de la Chambre des Communes durant les deux dernières semaines."

LE TORONTO STAR, le quotidien le plus répandu au Canada, commentait brièvement, dès vendredi soir, le résultat du vote de confiance qui avait été donné au premier ministre King, le matin même:

"La moitié de ceux qui ont voté contre le gouvernement étaient des anti-conscrits et les conservateurs-progressistes ont voté de compagnie avec eux."

"On ne peut pas dire, comme les conservateurs auraient tant aimé qu'on pût le dire, que le gouvernement a dû son salut au Québec. Au contraire, même si tous les députés du Québec eussent voté contre le premier ministre, au lieu de trente-cinq seulement d'entre eux, le gouvernement aurait disposé quand même d'une majorité substantielle à travers le Canada."

Le même journal appréciait ainsi, la veille, la position prise par les ministres canadiens-français:

"Il n'y a pas de tel exemple de courage politique dans l'histoire du Canada... Ces deux incidents (la campagne du très honorable Ernest Lapointe dans Québec contre les anti-participationnistes, l'un en 1939 et l'autre en 1944, ne doivent pas manquer d'inspirer à la population anglophone du Canada, une estime de plus en plus grande pour le courage des hommes d'état canadiens-français, et pour leur sens de loyauté envers ceux qui combattent à la guerre."

Déduction d'impôt

Les parents des jeunes filles qui suivent un cours de garde-malade peuvent maintenant bénéficier d'une déduction d'impôt sur le revenu de 20 p.c. du montant qu'ils dépensent pour la subsistance d'une fille de moins de vingt-et-un ans s'entraînant comme garde-malade dans un hôpital public ou un hôpital privé sous licence provinciale. Cette déduction de 20 p.c. ne s'appliquera toutefois que jusqu'à un montant de \$400 de frais. Cette bonne nouvelle vient d'être annoncée par Mlle Fanny Munroe, présidente de l'Association canadienne des gardes-malades, à la suite de l'adoption à la dernière session des Communes, d'une clause à la Loi des finances nationales.

"Cette déduction d'impôt est aussi applicable à la sœur ou au frère d'une jeune fille de moins de vingt-et-un ans, qui est aidée financièrement, par sa sœur ou son frère, durant son entraînement comme infirmière dans un hôpital tel que précédemment décrit", a encore précisé Mlle Munroe.

Cette concession dans la perception de l'impôt sera sûrement très appréciée par les parents de plusieurs jeunes personnes qui se considèrent lésés par la non reconnaissance, de la part du fisc, de ce genre de dépenses. Les directeurs d'écoles de gardes-malades ont aussi lieu de se féliciter de cette heureuse décision, car souvent des parents s'opposaient à ce genre d'études parce que les frais n'en étaient pas reconnus pour les déductions d'impôt. On fait remarquer que si l'exemption n'est pas plus élevée, c'est parce qu'une bonne part des dépenses des infirmières-étudiantes sont à la charge des institutions où elles sont à l'entraînement.

Au sujet de cette déduction d'impôt, M. C. F. Elliott, sous-ministre du Revenu national (section des impôts) a fait la déclaration qui suit: "Nous apprécions hautement le travail splendide accompli par les gardes-malades, de même que l'importance de l'entraînement que doivent recevoir les jeunes filles qui se destinent au soin des malades. Une infirmière accomplit une tâche hautement humanitaire qui doit recevoir notre considération la plus sympathique et les parents ne sauraient être trop encouragés à diriger leurs enfants vers cette belle vocation."

Hommage à la médecine française

Le Bulletin de l'Association des médecins de langue française de l'Amérique du Nord, l'Union Médicale, publie ce mois-ci un numéro spécial en hommage à la médecine française. "La contribution de l'école française à la médecine contemporaine est un bien inestimable pour l'humanité, lit-on au début du volume. C'est en le rappelant que les médecins canadiens de langue française désirent rendre hommage à la France libérée et renaissante."

Un coup d'oeil rapide sur le sommaire nous éclaire suffisamment sur la composition de ce numéro:

— Présentation, par M. Charles Vézina.

— "Des souffles organiques dits cardio-pulmonaires", par le Dr Albert LeSage; "Aperçu historique de l'école de Saint-Louis", par le Dr Albéric Marin; "La tuberculose", par le Dr J.-A. Vidal; "Du mirage des urines au syndrome néphritique moderne", par le Dr Roméo Boucher; "La psychiatrie française", par le Dr Antonio Barbeau; "Hommage à la pédiatrie française", par le Dr Paul Letondal; "La neurologie", par le Dr Jean Sancier; "Contribution de la médecine française à l'hépatologie", par le Dr Jean LeSage; "Contribution de l'école française à la gastro-entérologie", par le Dr Roger Dufresne; "Vaccination anti-tuberculeuse", par le Dr Norbert Vézina; "Le rhumatisme inflammatoire", par le Dr Albert LeSage; "L'influence de l'école française sur l'évolution de la gynécologie", par le Dr Léon Gérin-Lajoie; "La médecine française et l'obstétrique", par le Dr Donatien Marion; "L'urologie est une spécialité française", par le Dr Oscar Mercier; "L'ophtalmologie française", par le Dr François Badeaux; "L'école française de chirurgie", par le Dr Edouard Desjardins; "Orthopédie", par le Dr J.-C. Favreau; "Bactériologie", par M. Albert Bertrand; "L'anatomie pathologique", par M. L.-C. Simard; "Electroradiologie", par M. Albert Juras; "Au praticien français", par M. Roma Amyot; "Deux éminentes voix françaises" et "Hommage à la France", par le Dr Albert LeSage. Et enfin: "Les débuts du professeur Dieulafoy", d'après A. Siredey.

Comme on peut le constater, rien n'a été négligé pour faire de ce numéro quelque chose d'exceptionnel. Comme écrit le Dr LeSage:

"Notre journal médical français se devait d'élever la voix et de se joindre spontanément à nos collègues et amis français dans cet admirable et courageux geste de libération... Issu d'une même race, le médecin canadien-français veut que la France demeure la source principale de sa culture, comme dans le passé. Voilà pourquoi nous lui avons dédié ce numéro. Nous souhaitons qu'elle donne, de nouveau, au monde désaxé, l'exemple de l'équilibre en face des problèmes nouveaux qu'elle sera appelée à résoudre. Bientôt, nous l'espérons, nous entendrons la voix de ses savants annoncer de nouvelles découvertes dont le monde entier bénéficiera."

LES MOTS CROISÉS DU JOUR

par TITLIT

1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12	13	14	15

HORIZONTALEMENT
1.—Nom donné à la machine transformant l'énergie mécanique en énergie électrique. — Supports non conducteurs.
2.—Liquide transparent. — Physicien américain. Inventeur de nombreux appareils électriques. — Goudron.
3.—Ministre de la religion mahométane — Nom grec du dieu de l'Amour — Machine servant à soulever de gros fardeaux.
4.—Deux pour serrer les foins — L'un des sens.
5.—Préposition latine signifiant "dans l'intérieur de". — Ingénieur français réalisa la première machine volante — Etioffe de soie ou de laine très forte.
6.—Excavation profonde — Membre sur lequel on se couche.
7.—Dont la personne et les biens dépendent d'un maître — Qui a rapport au feu — La conj.
8.—Appareil destiné à conserver les bâtiments des effets de la foudre.
9.—Note de la gamme — Deux — Vas ou et la à l'aventure.
10.—Se dit d'un bâtiment qui s'affaisse — En Angleterre, man dat d'amener.
11.—Abrév. de l'Asie et de l'Océanie tropicales — Ce qu'il y a de meilleur — Liquide transparent.
12.—Rivière de l'Asie centrale —

VERTICALEMENT
1.—Mets au nombre des deux — Grand cousin néerlandais.
2.—Administration chinoise — Contrée de l'ancienne Grèce — Conscience.
3.—Assortissant les couleurs dans les ouvrages de laine — Coup de baguettes — Enleva la cime.
4.—Commune rurale en Russie — Inventeur du paratonnerre.
5.—Pron. personnel (la pers) — Grande étendue d'eau entourée de terre — Conscience (grand dauphin propre aux fleuves de l'Amérique du Sud).
6.—Petits poèmes lyriques — Changé en mal — Aller en latin.
7.—2e conj. — Nom de l'empereur inventé par Ader — Attachée avec un lien.
8.—Préfixe signifiant "égalité" (Hannaut) — Ville de Belgique en mouvement.
9.—Signal de détresse — Autre nom de l'Irlande — Ville de Belgique (Hannaut) — Mien en mouvement.
10.—Pron. indéfini — Parle, embelle — Boue de pouille — 3e pers. sing. (Pron. pers) — Le moyen des yeux — Aller ça et là à l'aventure — Construction des bois — Le bois d'un cours d'eau.
12.—Se soumettre à la volonté d'un autre et l'exécuter — Lettre grecque et la à l'aventure — Le premier de tous les nombres.
13.—Qui n'est pas réel — chef-lieu de canton (Mayenne) — Chemin de halage.
14.—Forme singulier de "frais" — Personne bavard — Lettre grecque — Gros oiseau palmipède.
15.—Qui font présenter des machines à vapeur pour servir les buffettes de vote.

SOLUTION DU PROBLEME No 323
Paru dans le JOUR, 9 décembre 1944

L	O	C	O	M	O	T	I	V	E	D	O	M	E	
G	A	R	O	U	I	R	E	A	I	S	O	N		
E	A	P	A	R	D	I	N	E	R	A	I	S		
A	A	U	S	E										
T	A	C	H	E	T	A	M	P	O	N	S	A	L	
C	H	E	M	I	N	E	S	U	L	E				
S	T	O	R	I	E	I	R	C	I	E	T	E	N	
A	U	N	A	S	R	T	R	A	I	S	E	M	A	
B	A	S	B	O	I	T	A	S	P	I	R	E		
L	I	P	A	R	E	I	L	A	H	A	N	A		
I	R	O	I	S	E	R	E	I	G	R	E	T	E	
E	E	S	T	I	I	O	N	I	E	N	S	E	R	
R	E	S	E	L	E	N	I	T	E	S	U	E	R	
E	L	L	A	I	N	D	R	I	L	O	I	T	E	
E	I	T	O	C	E	I	S	T	R	I	A	N	E	S

GAGNANT DE LA SEMAINE DERNIERE:
Benoit GAGNON, 1ère Ave. Sainte-Genève, Québec.

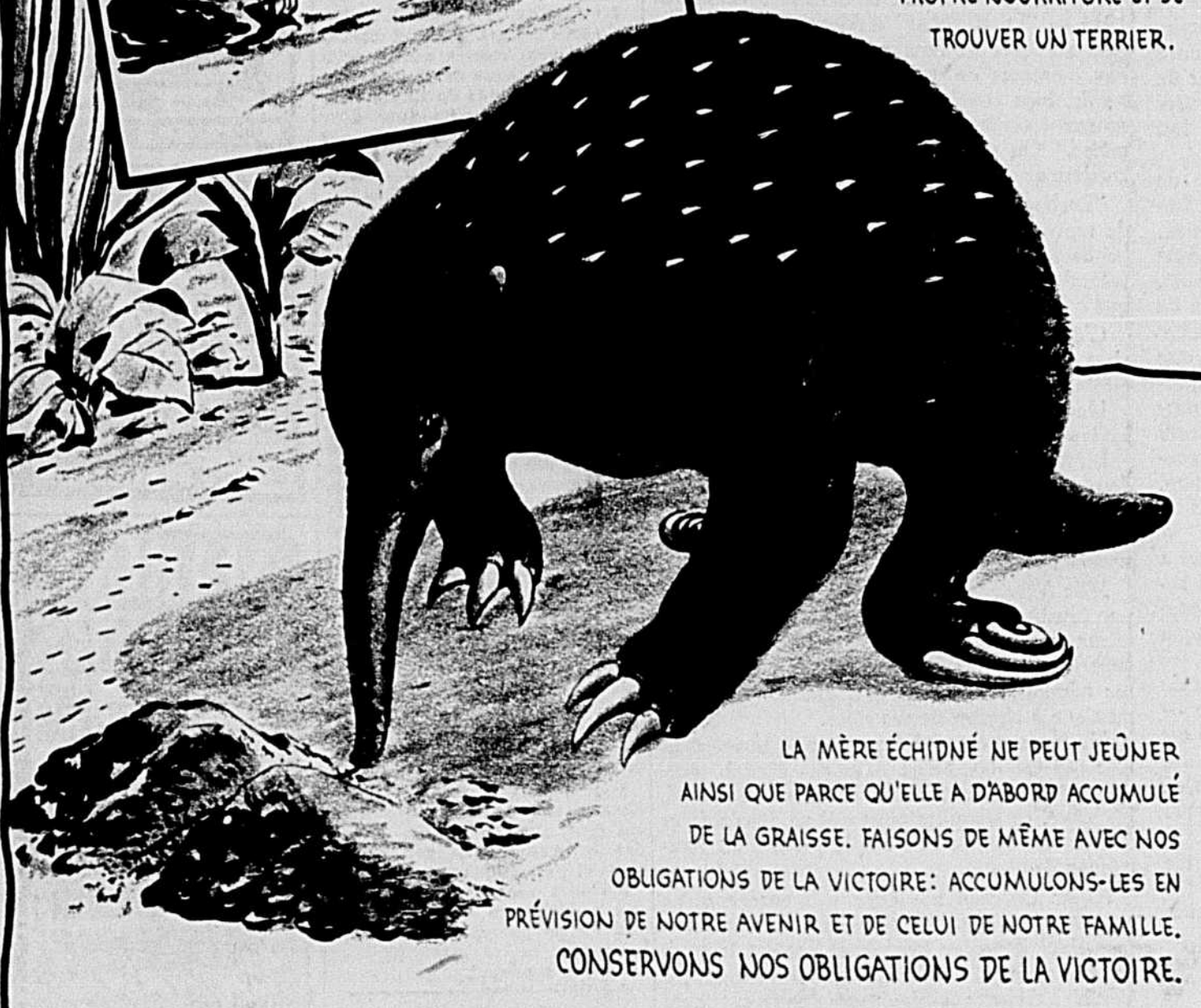
UN EXEMPLE QUE NOUS DONNE LA NATURE

L'ÉCHIDNÉ OU GRAND FOURMILIER



LA MÈRE ÉCHIDNÉ PREND ADMIRABLEMENT SOIN DE SA PROGÉNITURE: QUAND ELLE A PONDU SES ŒUFS, ELLE LES SOULÈVE AVEC SON NEZ ET SES PATTES ANTÉRIEURES ET LES DÉPOSE DANS UNE POCHÉ BIEN FOURRÉE.

JEÛNE ET SOMMEIL PROLONGÉS LA MÈRE ÉCHIDNÉ SE LIVRE ALORS AU SOMMEIL ET POUR LE RESTE S'EN REMET À LA NATURE. ELLE JEÛNE DES MOIS ENTIERS. LA CHALEUR DE SON CORPS FAIT ÉCLORE LES ŒUFS ET QUAND ELLE S'ÉVEILLE ENFIN, LES PETITS PEUVENT CHERCHER LEUR PROPRE NOURRITURE ET SE TROUVER UN TERRIER.



LA MÈRE ÉCHIDNÉ NE PEUT JEÛNER AINSI QUE PARCE QU'ELLE A D'ABORD ACCUMULÉ DE LA GRAISSE. FAISONS DE MÊME AVEC NOS OBLIGATIONS DE LA VICTOIRE: ACCUMULONS-LES EN PRÉVISION DE NOTRE AVENIR ET DE CELUI DE NOTRE FAMILLE. CONSERVONS NOS OBLIGATIONS DE LA VICTOIRE.

PUBLIÉE DANS LE BUT D'AIDER L'EFFORT DE GUERRE DU CANADA

LA BRASSERIE Frontenac LIMITEE